

# POLICE MAGAZINE

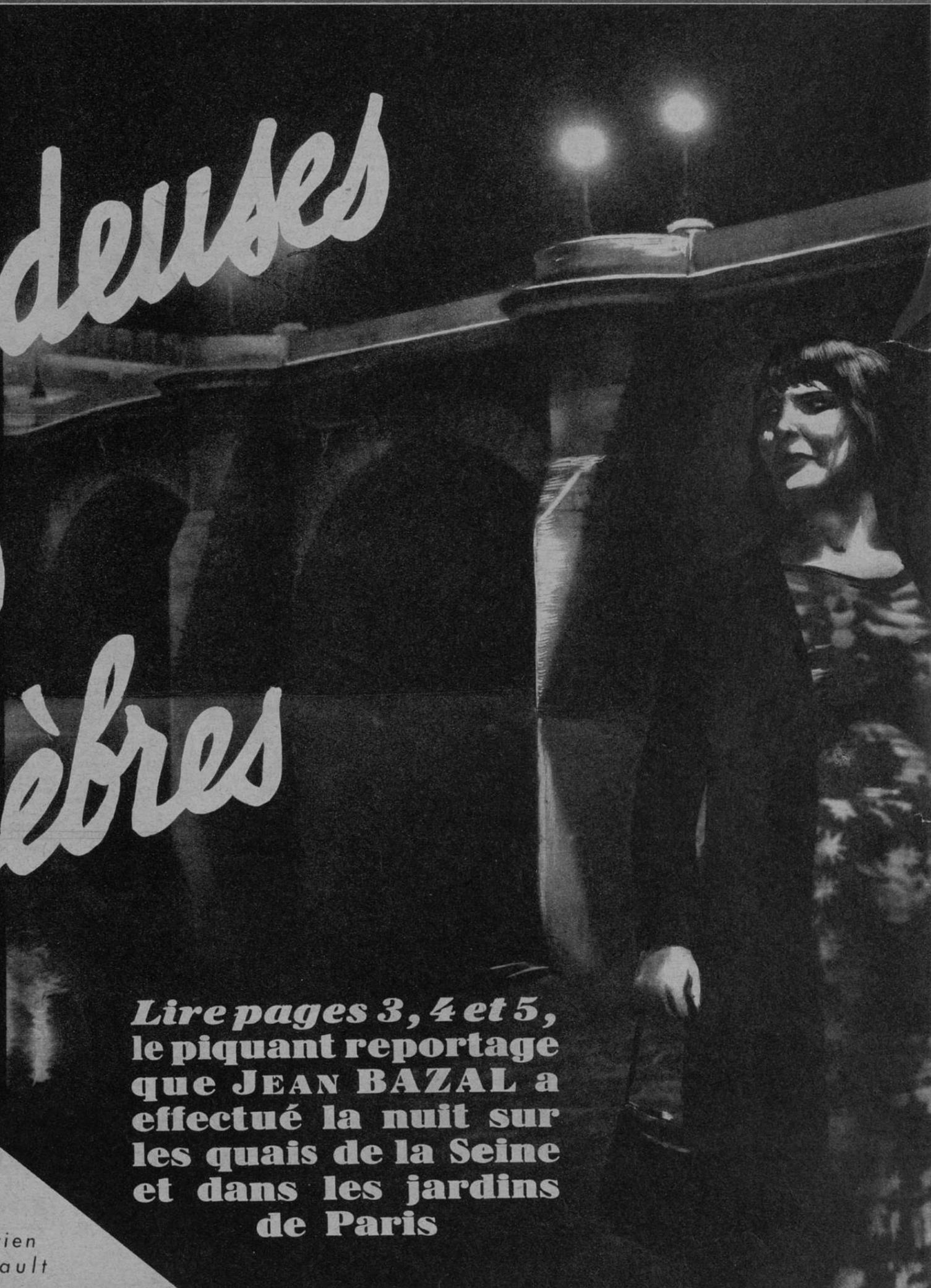
IMPRIMÉ EN FRANCE

## Radeuses des ténébreuses

Pages 10  
et 11, le  
deuxième  
et sensationnel  
chapitre du  
**PANIER AUX RATS**

Confessions d'un ancien  
détenu de Fontevault

**Lire pages 3, 4 et 5,  
le piquant reportage  
que JEAN BAZAL a  
effectué la nuit sur  
les quais de la Seine  
et dans les jardins  
de Paris**



## A propos d'un divorce.

Il est interdit, chacun le sait, de relater sous forme de compte rendu d'audience les péripéties d'un procès de divorce.

Mais il ne l'est pas de repeindre, pour le divertissement de tout un chacun, certain tableau de genre infiniment original et dont la vue troubla si fort une brave épouse qu'elle se crut autorisée à demander le divorce, en raison du rôle joué par son mari dans l'affaire.

Le 9 du mois de mars dernier, le directeur d'un restaurant parmi les plus en vogue de la capitale, recevait d'un haut personnage, — mettons qu'il s'agisse d'un industriel notoire, — ce coup de téléphone :

— Allo, la maison X... ? Ici, monsieur R... Voilà, j'ai invité à déjeuner pour après-demain, chez vous, quelques amis : six femmes du meilleur monde (théâtre et music-hall), cinq messieurs, dont trois sont au Parlement. Un menu soigné comme d'habitude... Nous sommes d'accord !... Ah ! autre chose : vous nous donnerez le « salon jaune » et, pour le service, Valentin votre excellent maître d'hôtel...

Le 11, à midi, selon les instructions du fastueux client, le salon jaune était prêt à recevoir la douzaine de convives, et Valentin, un fort bel homme dans la force de l'âge, sur le pas de la porte, ganté de blanc comme il sied, attendait les premiers arrivants.

Le début du repas fut simplement animé. Seul le maître d'hôtel avait accès auprès des clients ; les plats, les assiettes, les bouteilles étant disposés par les garçons dans un cabinet voisin, séparé du salon par un haut paravent de laque.

Au « caneton braisé Sébastopol », l'amphitryon qui, en dépit de ses soixante-deux ans, ne renonçait pas encore aux plaisirs excentriques, enveloppa ses invités d'un regard étincelant et, d'une voix forte :

— Ça manque d'entrain, ne trouvez-vous pas ? Aussi vais-je vous faire une proposition. Nous allons tous nous déshabiller complètement. C'est le remède le plus épantant que je connaisse pour créer une ambiance rigolote.

Les dames, qui, dans l'ensemble, ne craignaient rien sous le rapport des contours, acceptèrent en disant « Oh ! non ». Les messieurs applaudirent, à regret. En fin de compte, tout le monde obéit et, sans vergogne, se dénuda, sous les yeux de Valentin impassible.

La salade « Mimosa fleuri » devait être pas mal corsée. M. R..., allait en reprendre lorsque, levant les yeux sur le maître d'hôtel qui, toujours correct et ganté, poursuivait son impeccable service, il eut un sursaut :

— Il y a quelque chose qui ne va pas, mes chers amis... Personne ne l'a remarqué ?... Valentin, avec son frac, est une injure vivante à notre petite fête...

— C'est bien vrai, firent les dames, avec conviction cette fois.

— Alors, Valentin, vous savez ce qui vous reste à faire ? conclut l'industriel.

S'étant incliné, le serveur sortit, en proie à un assez vif embarras.

Il courut rejoindre son patron...

— M'autorisez-vous, monsieur, à obéir ?

— Je n'ai pas d'avis à vous donner sur ce chapitre délicat, Valentin, répondit le restaurateur. Sachez seulement que je ne fais pas d'opposition... de principe.

Cinq minutes plus tard, à l'effacement des garçons de rang répandus dans les couloirs et l'office précédant le salon jaune, Valentin en parfait nudiste, — il n'avait conservé que ses gants, — faisait sa réapparition.

Il fut salué par un tonnerre de bravos. Et la petite fête prit alors sa véritable tournure.

La « Glace Pervenche », les délicatesses confites, les fromages variés, les fruits... Valentin servait tout, sans trop oser regarder le désordre de plus en plus extravagant dont la table était le centre.

Un souci commençait à le mettre dans tous ses états. Il perdait de son flegme, de son indifférence professionnelle, à en rougir...

Et le voilà bientôt de faire son service en marchant à reculons, soucieux qu'il était dans sa dignité professionnelle de dissimuler ce que ses sens avaient de trop visible en leur émoi. Mais tant de pudeur attisa la malice des dames, dont les ceillades se concentrèrent sur le pauvre homme, rendant sa gêne encore plus grande.

Une douche froide étant, en pareil cas, le plus efficace des remèdes, Valentin y recourut à chacun de ses passages à l'office.

Il en était à la cinquième, lorsque, dans le corridor menant au salon jaune, il se trouva nez-à-nez avec son épouse, la jeune M<sup>me</sup> Valentin.

— Toi ! fit cette dernière... Dans une tenue pareille ?

— Que viens-tu faire ici, malheureuse ?

— Le petit est un peu souffrant. Il est près de cinq heures. J'étais venu pour te prier de passer à la maison, avant le dîner... Généralement tu le fais entre les deux services...

Valentin hors de lui, honteux, perdit la tête au point de repousser la compagne de son existence avec force contre le mur pour avoir la voie libre. S'élançant sur les traces de son mari, elle se trouva brusquement dans le salon jaune où les convives faisaient la vie que vous devinez.

— Mon Dieu ! Quelle horreur ! Ce fut tout ce que put exhiler l'infortunée créature. Elle eut pourtant la force de se sauver, convaincue d'avoir vu son mari prendre une part active à la bacchanales.

Les juges faisant état des témoignages contradictoires relatifs à cet épisode scabreux n'ont pas cru devoir prononcer le divorce réclamé par M<sup>me</sup> Valentin.

— Il convient de tenir compte de certaines nécessités professionnelles, déclare l'un des attendus de la sentence... Et l'on peut faire son métier en contact avec des personnes ayant perdu tout sens moral sans pour cela être atteint par la contagion...

## Le voisin est un coquin !

### La voisine, une gourmandine !

Le tribunal d'une petite ville que nous appellerons Juvigny-le-Torse, afin de conserver aux héros de la cause dont il s'agit leur légitime anonymat.

Simple affaire entre parties, du reste. La dame Fleurette X..., assistée de son époux, a traduit devant les juges sa voisine, une veuve « rondouillarde », jeune encore, parée de prunelles flamboyantes, mais, à ce qu'il paraît, assez mal embouchée.

On commence par demander à la coupable quelques détails sur la prise de bec qui l'amena à traiter les époux X... conjointement et solidairement à peu près comme du poisson avarié.

— Nous avons le malheur, répond la femme M..., d'être, ces gens et moi, locataires dans la même maison. Ils occupent le rez-de-chaussée, je loge au premier étage. Veuve de mon état (sic) et assez à mon aise par le fait que mon défunt m'a laissé de quoi vivre, j'ai pas mal de temps à perdre, quand mes nettoiyages sont finis et mes chaussettes repriseses.

M. LE PRÉSIDENT, surpris. — Vos chaussettes ?... Vous venez de dire que votre mari...

LA DAME X..., dans un éclat de rire strident. — Elle s'est vendue ! Ah ! les chaussettes que Madame reprise avec tant d'amour sont celles de son amant !

LA VEUVE M..., dans un cri bien près de ressembler à un hurlement. — Diffamation ! Si c'est pas honteux d'entendre des horreurs pareilles quand ceux-là se relayaient pour recevoir, à tour de rôle, elle son gode-lureau, lui ses rouleuses !

M. LE PRÉSIDENT. — Voilà des accusations singulièrement graves ! Je tiens à vous prévenir, madame M..., que la preuve en matière calomnieuse n'est pas admise devant notre juridiction.

M<sup>e</sup> A..., avocat de la défenderesse. — Je me permettrai de faire remarquer au tribunal que ce cri du cœur de ma cliente n'est qu'un effet des dégôts accumulés dont elle a pu souffrir en voyant ses voisins mener ce qu'il est convenu d'appeler une existence de bâtons de chaise.

M. LE PRÉSIDENT. — Soit ! Mais, si la conduite des demandeurs a été pour Madame un sujet de scandale, elle pouvait s'en plaindre à qui de droit !

LA VEUVE M... — A la police ?... J'aurais eu bien du mal. La Fleurette recevait dans son lit... ou même sur un simple fauteuil trois fois la semaine... le propre secrétaire de M. le commissaire.

M. LE PRÉSIDENT. — Encore faudrait-il que cette réception, sur laquelle vous semblez avoir des renseignements fort précis, ait été visible ou tapageuse, au point de tomber sous le coup de l'article 330 !

LA VEUVE M... — Qu'est-ce que c'est que cet article-là ?

M. LE PRÉSIDENT. — Il dit : « Toute personne qui aura commis un outrage public à la pudeur sera punie... »

LA VEUVE M... — Alors, si je jure que j'ai vu M<sup>me</sup> Fleurette plus que nue (sic) et assise sur les genoux du secrétaire du commissariat et, les jours suivants, son mari...

M. LE PRÉSIDENT. — Le mari du secrétaire ?

LA VEUVE M... — Non, M. X..., l'homme de Fleurette, faire de la gymnastique (et je m'entends quand je dis de la gymnastique) avec deux péripaté... tété... tita... enfin des pul... qui déshonorent notre ville...

M. LE SUBSTITUT, fort calmement. — N'exagérons rien. Les registres spéciaux de Juvigny-le-Torse ne contiennent actuellement que les noms de trois filles soumises. Si le plaignant en accapare deux plusieurs fois la semaine, comme l'affirme la veuve M..., on conviendra que la prostitution n'est guère dangereuse pour le reste de notre vaillante population !

M. LE PRÉSIDENT. — Je crois que les à-côtés de cette très simple affaire d'injures avec constitution de partie civile nous entraîne au delà des limites raisonnables. Voyons, madame M..., pourrez-vous, en dehors de votre témoignage, faire citer des gens ayant vu comme vous les déportements de vos voisins ?... Non... Il faut donc alors admettre que, s'il vous a été possible d'apercevoir l'académie de M<sup>me</sup> X... et les leçons de gymnastique de son époux, c'est



grâce à des moyens tels que regards curieux jetés dans les trous de serrure, ou à travers des portes mal jointes...

M<sup>me</sup> VEUVE M... — Je dis ce que j'ai vu, je n'ai pas à dire comment !

M. LE PRÉSIDENT. — Mais il n'en subsiste pas moins que vous avez injurié, menacé et diffamé les plaignants.

« Or, attendu que, le 21 juillet dernier, vous vous êtes approchée de M<sup>me</sup> X... et lui avez crié, sur un ton que les personnes présentes ont qualifié de peu avenant, qu'elle n'était qu'une ordure... une pouf...sse... »

« Que la dame X... a riposté par la bouche, en termes conciliants et dénués de toute agressivité, que ces insultes étaient de grossières erreurs et que sa conduite ne regardait personne ;

« Que cette réponse eut le don d'exaspérer la veuve M... qui saisit une trottinette d'enfant et tenta d'en porter un coup sur la tête de la dame X... »

« Qu'une trottinette, pour être un jouet du jeune âge, n'en est pas moins une arme dangereuse, à l'occasion, tel le fer à repasser, le soulier ferré, un quelconque pot de terre ou de fonte, une table ou un chandelier (sic) ;

« Que, d'autre part, il est surabondamment prouvé qu'en dépit de ses tentatives pour détourner l'attention du tribunal sur les faits et gestes intimes des époux X..., la veuve M... a également traité le sieur X... de noms fort capables de détruire aux yeux du public, en un clin d'œil, sa réputation jusqu'à ce jour intacte... »

« Qu'en lui disant : « Vous n'êtes qu'un volontaire ! » cela ne signifiait point qu'il avait accompli son service militaire comme soldat engagé, mais bien qu'il tolérait que sa femme prodiguât ses faveurs à un autre qu'à lui, contrairement à la morale ;

« Qu'il ne nous appartient pas de voir clair dans la conduite de la dame Fleurette X... ; que nous devons donc supposer en conséquence, chez elle, une continuité de sentiments exemplaires... »

« Enfin, qu'en traitant de maq...eau le demandeur, M<sup>me</sup> veuve M... l'a sali, attendu que nos laborieux concitoyens ont pour la plupart ignoré jusqu'à ce jour l'odieux métier exercé par les individus auxquels ce surnom est donné... »

« Par ces motifs :  
« Condamne la veuve M... à quinze jours de prison, seize francs d'amende et aux dépens.

**ÉCONOMISEZ  
18 francs par an  
en vous abonnant  
à POLICE - MAGAZINE**



# Radeuses

## des Ténébres

### Hôtels des courants d'air.

**D**ès que la nuit tombe, l'hiver, le long des quais et dans les passages obscurs, des ombres furtives sortent d'on ne sait où et déambulent lentement en chantonnant pour tuer le cafard et en battant la semelle pour se réchauffer les pieds.

Cette nuit-là, j'avais accompagné dans les ténèbres du Paris secret un « ami » qui n'ignore rien de ce qui s'y passe. Et nous avons commencé par descendre sur les berges de la Seine au pont des Invalides...

Déjà, j'avais aperçu quelques silhouettes féminines qui tentaient leur chance sous les lampadaires du cours Albert-1<sup>er</sup> et de la place du Canada.

Celles-là, m'avait aussitôt prévenu le Gros René, ne sont guère intéressantes. Elles « travaillent à la bagnole » comme les gonzesses que tu rencontres rue de Tilsitt, autour de l'Étoile et dans le bas de l'avenue du Bois. C'est connu !... Par contre, sur le quai, tu verras les vraies radeuses de la belle étoile !

Sitôt que nous eûmes descendu un plan incliné mal pavé, une voix jaillit de l'obscurité.

— Vous venez vous amuser, beaux gosses ?

Une créature dont on ne distinguait le visage maquillé à l'excès que grâce au feu rouge de la cigarette qu'elle attisait en aspirant à bouffées régulières...

La radeuse réitéra son invite :

— Oh ! là, venez et je vous ferai un prix ! On va se marrer tous les trois !

Le Gros René la regarda sous le nez, insolemment, en portant à la hauteur de ses joues peinturlurées la faible lumière de son mégot. Et sans doute cet examen ne lui convint-il point, puisqu'il énonça à voix basse :

— Allons un peu plus loin, ce n'est pas la Gelée !

Nous avançâmes de quelques pas sur les pavés disjoints qu'une petite bruine rendait visqueux.

— Dis donc, fis-je, qui est-ce, la Gelée ?

— Une radeuse des ténèbres que je connais bien et qui te donnera tous les renseignements que tu voudras pour peu que tu lui refilles un petit pourboire !...

— Pourquoi l'appelles-tu la Gelée, cette tapineuse des berges de la Seine ?

— J'sais pas, c'est un sobriquet qu'elle

a dans le coin. Elles ont toutes des surnoms. Il y a Marie-la-Boiteuse, c'est celle que nous venons de rencontrer. Il y a la Panthère du pont de la Concorde, ainsi baptisée parce que c'est une « dure », une hargneuse. Plus loin, t'as la Gravôsse, et puis la même Savonnette parce que c'est une débutante qui prend encore des précautions, et puis Mine-de-Rien la Bretonne qui, depuis qu'elle a vu Adémaï au ciné, sort à tout bout de champ « Mine de rien, mine de rien... », tellement que le « blaze » lui est resté !...

Quelques instants après, le Gros René abordait une brunette suffisamment flétrie, juchée sur des talons « aiguille » qui lui donnaient la démarche d'un échassier et dont les yeux atrocement fardés eurent une lueur brève en reconnaissant mon camarade :

— Tiens, la Gelée ! fit-il en lui tendant la main.

— Comment va, mon gros ?

Comme il n'y avait pas de bistrot à proximité pour arroser de cordiaux plus ou moins frelatés cette heureuse rencontre et délier les langues par principe méfiantes et soupçonneuses, nous bavardâmes à bâtons rompus entre deux accrochages.

Mine-de-Rien, la copine à la Gelée, faisait le guet pendant que cette dernière, à qui je venais de glisser une pièce dans la main, se laissait aller bon gré mal gré aux confidences.

— D'abord, expliqua-t-elle avec sa voix enrouée par l'humidité des nuits de guet, les berges de la Seine ont leurs attirées. Il ne faut pas confondre les genres. Deux femmes font le « spécial » dans des coins bien délimités. Les autres font le « régulier », également aux emplacements réservés. Tu comprendras que nous éliminons par n'importe quel moyen la concurrence ! La flotte n'est pas loin... Une gonzesse qui nous « manque » aurait trop peur d'être balancée dans le bouillon ! Aussi, nos secteurs, méthodiquement choisis, sont autant de terrains de chasse jalousement gardés. Tu vois, moi et Mine-de-Rien, on travaille sous le pont Alexandre.

— Les autres ont donc reconnu votre « lotissement » ?

— Pardi ! Une fois pour toutes, nous avons fixé selon le droit d'ancienneté les limites de notre coin. Et ça nous ferait mal de voir une nouvelle s'installer sur nos terres...

— Va ! Elle s'y aviserait pas, avait intervenu Mine-de-Rien qui croisait à peu de distance.

— Tu parles, reprit la Gelée. Chacun chez soi. C'est-il pas plus gentil comme ça, pas vrai ? Marie la Boiteuse « s'occupe »



— On travaille sous le pont Alexandre.



Je vis Mine-de-Rien accoster sans façon un garçon.



— Il y en a une qui a voulu travailler nue sous son manteau.

du pont des Invalides, Charlotte, du Zouave du pont de l'Alma; la Panthère a le « droit » entre la Concorde et la péniche de l'Armée du Salut... Savonnette et la Gravôsse « draguent » jusqu'au pont des Arts... Après, c'est plus notre rayon. C'est celui des mômes aux lèvres peintes et aux voix de petite fille, ils s'étendent jusqu'au pont du Châtelet... Ce coin-là, nous leur laissons volontiers, il est trop près de la Tour Pointue. Eux, ils sont jamais emballés !...

Mais des hommes approchaient du pont et ces dames devaient se préparer à les accueillir comme il convient.

Je vis Mine-de-Rien accoster sans façon un garçon qui n'avait guère plus de seize ans et qui avait l'allure d'un étudiant du Quartier Latin. Elle le prit par le bras et lui offrit ce qu'elle propose chaque nuit à ceux qui viennent rôder le long du fleuve.

Le jeune homme répondit à l'invite par des mots que je ne pus entendre, mais ce que je vis, c'est que, d'un mouvement du menton, il nous désignait, le Gros René et moi, comme d'odieux gêneurs.

La radeuse le rassura en riant grossièrement :

— Te casse pas la tête, fit-elle, c'est des voyeurs. Je les connais, ils sont pas embêtants, ils viennent là que pour se rincer les « chasses » à bon compte.

Mine-de-Rien n'eut pas besoin de « baratiner » davantage et de déployer le grand jeu de la séduction pour entraîner le jeune mâle.

Ayant manqué ses abordages, la Gelée revint près de nous. Je ne pus m'empêcher de lui faire remarquer les propos qu'avait tenus sa camarade à notre égard.

— Elle va mal de nous traiter de voyeurs !

— Bah ! Tu te frappes pour rien ! répartit-elle. Il fallait bien qu'elle explique votre présence au micheton... T'aurais peut-être préféré qu'elle dise que vous êtes des poulets pour faire barrer son client ?... Les voyeurs, c'est admis dans le coin. Beaucoup nous filent la pièce pour nous « mater » à l'ouvrage. Dame, y a moins de chiqué qu'avec les tableaux vivants qu'on présente dans les chouettes taules et ça coûte moins cherot !

Que peuvent-ils voir, ces curieux, ces vicieux dont le regard scrute le noir pour surprendre les images troublantes d'une « idylle » expédiée en quelques instants ?

Deux formes confuses, noyées dans l'ombre, d'où sort une voix féminine :

— Vite, vite, dépêche-toi, profitons qu'il ne passe personne sur le quai... Nous serons plus tranquilles, mon chou !

— Tu parles ! ricane le jeune homme. — Alors, mon chou, c'est le moment de faire ton petit cadeau ! On paie d'avance ici. Tu penses, s'il arrivait quelque chose, une ronde de police, par exemple, nous serions « marrons » à chaque coup !

Le client sort de son gousset la thune ou les sept francs qui ouvrent la porte du paradis, et la fille s'exécute...

Ici, l'amour se fait sans autres témoins que les astres qui brillent dans le ciel violacé de Paris et... les yeux des voyeurs braqués sur le couple recroquevillé entre le tronc d'un arbre et le mur du quai.

Et c'est à peine si les curieux pervers peuvent surprendre quelque caresse hâtive ou quelque aperçu de chair blafarde. Le reste, leur cerveau névrosé l'imagine et s'en contente.

Bientôt, Mine-de-Rien vint nous retrouver. Joyeuse, elle fredonnait une vieille rengaine qui ne manquait pas d'à-propos :

*Sous les ponts de Paris  
Lorsque descend la nuit,  
N'ayant pas d'quoi s'payer une chambrette,  
Un couple heureux vient s'aimer en cachette.  
Hôtel des courants d'air  
Où l'on ne paie pas cher.  
L'parfum et l'eau sont pour rien, mon*

*[marquis,  
Sous les ponts de Paris !*

— Pas vache, le jeunot, déclara-t-elle en baissant la tête pour tirer une cigarette de son sac. Il m'a filé douze francs, sans chiquer ! A c' t'âge, c'est cent fois moins radin que les vieux !

Juste à ce moment, la silhouette d'un agent passa le long du parapet. Il jeta un coup d'œil sur les flaques de lumière approximative que les lampadaires du Cours-la-Reine plaquaient contre les pavés poisseux et nauséabonds de la berge et reprit sa promenade.

D'un mouvement de tête, j'indiquai le profil du gardien qui poursuivait sa ronde.

— Peuh ! répliqua Mine-de-Rien, les flics sont braves, ils nous laissent *turfoter* en paix à condition qu'on soye correcte dans le boulot et qu'on ne donne pas des représentations aux voyeurs comme le faisait la petite Bas-des-Miches... Une marle, cette sauterelle ! Elle allait aux voyeurs et leur réclamait une thune pour le spectacle... Quand elle en avait groupé une douzaine, elle les amenait dans son salon, c'est-à-dire une petite encoignure assez éclairée entre le mur du quai et une baraque de cantonnier... Et la séance commençait. Elle faisait venir une « cloche », un gars de vingt piges qui lui servait de partenaire et les vicelards s'en mettaient plein les carreaux ! Mais c'était trop beau pour durer ! Deux « vaches à roulettes »

qui passaient sur le quai eurent la curiosité de se pencher sur la flotte... Qu'est-ce qu'ils virent ? Et les représentations furent interrompues au grand regret des vicelards qui rôdent toutes les nuits comme des fantômes !

En effet, à peine la Gelée qui venait à son tour de lever un client se dirigeait-elle vers sa « chambre des courants d'air » que, déjà, surgissaient de l'arche du pont, du sol, des escaliers, des îlots d'obscurité totale, un certain nombre d'ombres équivoques qui convergeaient toutes vers la fille et son compagnon.

Attrait de l'imprévu et du mystère, angoisse d'être surpris doivent seuls donner du prix à de telles rencontres. Les tapineuses le savent bien, qui, malgré les dangers et les pièges de l'obscurité, trouvent cette manière d'exercer leur métier plus expéditive et moins fatigante.

Evidemment, aux dires mêmes de la Gelée et de ses copines, un certain entraînement est requis pour ce genre de travail.

— Des nouvelles auraient du mal à tenir le coup, m'expliquait Mine-de-Rien pendant la courte absence de sa camarade. Il faut être solide, avoir de l'endurance et pouvoir résister au froid et à l'humidité... Tu demanderas à la Gelée ses impressions sur ses débuts dans le coin... Minece, qu'est-ce qu'elle a pu souffrir ?... Une nuit qu'il y avait un sacré vent qui vous coupait les jambes et vous glaçait les oreilles en sifflant sous l'arche des ponts, elle est tombée, assommée par le froid ! C'est que nous ne pouvons pas nous couvrir comme des Esquimaux en mettant des bas et des chemises de laine... Malgré tout, faut que le client *voye* qu'on a du linge à peu près et des bas de soie !... On ne peut mettre que des socquettes de grosse laine !

Elle s'interrompit quelques secondes, comme pour ramener des souvenirs de sa mémoire.

— Y en avait une, reprit-elle, qui a voulu travailler complètement nue sous son manteau. C'était pratique. En moins de deux, pour décider le type hésitant, elle exhibait en entr'ouvrant son vêtement... Elle faisait un geste vicelard pour faire apprécier l'attache de ses *roberts* (seins) et tortillait sa croupe... Ça marchait de première ! Après avoir admiré, les hommes voulaient la suite... Mais, la pauvre, à force de se filer à poil dans les courants d'air, elle est tombée malade de la caisse. Et elle est toujours à l'hosto ou au sana, je me rappelle pas au juste !

Je n'en appris guère plus, cette nuit-là, sur les radeuses des ténèbres. Mais j'en savais assez sur les plaisirs secrets des berges de la Seine.

Il restait d'autres visages de la nuit dont je tenais à faire la connaissance. Aussi ce ne fut pas là mon unique sortie avec le Gros René.

## II

### Dans les bosquets des Champs-Élysées.

Vous venez, chéris !

Ce n'était pas le hasard qui m'avait fait accompagner le Gros René dans cette allée déserte et obscure des alentours du Petit Palais. Je savais parfaitement qu'il m'emmènerait vers les bosquets peuplés de nymphes effrontées comme celles qui, les beaux soirs d'été, hêlent les promeneurs et les automobilistes du Bois de Boulogne et de la forêt de Saint-Germain.

Aussi est-ce sans surprise que j'entendis l'invite traditionnelle. Sur une chaise de fer disposée entre l'arbre et les arceaux bordant une pelouse émaillée par la pluie fine de l'après-midi une grosse femme au visage blafard sous la pénombre nous souriait de toute sa bouche édentée et trop peinte en relevant d'un geste machinal sa jupe jusqu'à la boucle de métal de sa jarretière.

— C'est la Vioque, me souffla à l'oreille le Gros René. Ça fait plus de quinze piges qu'elle opère dans le coin ! Pour cette raison, elle est aussi connue sous le nom de la Doyenne. Mais, tu vois, de toute façon, ça ne la rajeunit pas !

En effet, la Vioque méritait bien ses sobriquets. Lasse et flétrie, répandant autour d'elle des odeurs suspectes, elle ne devait qu'à l'obscurité dans laquelle elle s'enfouissait d'être moins lamentable. Avantage par la nuit, son visage blême et sa voix canaille pouvaient peut-être encore faire illusion sur les poivrots et les malheureux auxquels des félicités plus coûteuses sont interdites.

Nous explorâmes ensuite une allée étroite qui se coule contre l'aile du Grand Palais regardant la Seine, entre le mur et des massifs de fusain assez épais.

Quatre ou cinq radeuses piétinaient dans le sable humide et leur haleine faisait des halos poudreux dans la clarté des lampadaires.

Devant nous, un innocent noctambule, avec un melon désuet et des lorgnons de rond-de-cuir, marchait en rêvant comme un poète en quête de sa muse.

Tout à coup, comme mû par un instinct irrésistible, le promeneur fit demi-tour, revint sur ses pas pour traverser le rond de lumière d'un réverbère et s'enfoncer dans

le sillage d'une fille parmi l'obscurité. En vain avait-il pris un air détaché pour masquer le désir subtil qui l'avait envahi ! Ses intentions étaient nettes. Et, malgré tout, on devinait en lui un timide, un être faible que l'appel crapuleux d'une guet-teuse avait fasciné d'un seul coup.

La plupart des clients de ces dames des Champs-Élysées sont du reste de grands timides et, s'ils trouvent un plaisir indéfinissable à céder à l'invite venue d'un massif, c'est que l'odeur saine des parterres fleuris se mêle, en un tout qui les grise, aux parfums trop violents des racoleuses.

Le Gros René m'a montré une chambre d'amour en plein air.

Des ifs taillés en pyramide et disposés en rond se dressaient comme un discret paravent. Au milieu de cette « chambre » végétale, il y avait une chaise de jardin peinte en jaune. C'était tout.

Par terre, des traces de pas imprimés dans le sol meuble et des mégots...

La soirée avait été bonne !

— Et pourtant, me fit remarquer mon compagnon, les « poulets » font une chasse terrible aux tapineuses du coin. On prétend que ça la « jette mal » de voir toutes ces gonzeuses racoler et opérer dans le plus beau quartier de Paname ! Il y a tout le temps des ralles. Mais rien à faire, les habituées reviennent. Tu parles, le coin est bon et il a ses clients fidèles !... Dans les allées et les bosquets, ce sont les belles de nuit. Là-bas, autour de la vespasienne de l'avenue Dutuit, c'est réservé aux jeunes gens qui jouent les gâcheuses ! Ils vont, ils viennent, se retournent, envoient des œillades, mais ne dépassent pas le périmètre d'une vingtaine de mètres.

De tels renseignements ne faisaient qu'augmenter mon désir de fuir ces lieux de perdition et de vice champêtre.

Mais, décidément en veine de confidences, le Gros René me retint par le bras pour me désigner une encoignure ménagée dans un bâtiment de l'avenue Alexandre-III.

— C'est dans ce coin qu'opérait la Vicelarde, me dit-il.

Et mon compagnon me raconta l'effarante histoire de cette véritable femme du monde qui ne répugnait pas à arpenter les allées pour assouvir ses goûts dépravés.

Dès ses débuts dans le coin, les anciennes lui menèrent la vie dure. Mais elle était généreuse : elle dédommagea largement celles qu'elle lésait, car, étant nouvelle « aux bosquets », elle raffait une bonne partie de la clientèle.

Plusieurs fois par semaine, l'étrange Messaline venait se mêler aux tapineuses. Ces nuits-là, comme avertis par de mystérieux messagers, les clients accouraient en nombre et attendaient patiemment leur tour d'amour furtif, soit en faisant les cent pas dans les allées, soit en s'asseyant sur un banc d'où ils pouvaient épier les ébats à « l'obscurité clarté des étoiles ».

Cela dura plusieurs mois. La dame ne faisant pas payer ses caresses, la clientèle grossissait de jour en jour.

Mais, un jour, un truant qui avait eu vent de cette « affaire » résolut de suivre la Vicelarde jusqu'à son domicile pour la faire chanter. Il lui emboîta donc le pas jusqu'au Rond-Point.

Il ne prit pas attention à une grosse voiture américaine qui stationnait en bordure du trottoir. L'inconnue se retourna, aperçut l'homme, s'engouffra dans l'auto en ordonnant à son chauffeur :

— Allez ! Foncez, pleins gaz !

Depuis cette nuit-là, les habitués des bosquets enragent de ne plus revoir la femme du monde avide de coupables étreintes...

III

### Le destin tragique des radeuses de nuit.

Ce n'est pas seulement le long des berges de la Seine et dans les bosquets avoisinant le Petit et le Grand Palais que l'on rencontre ces tapineuses des ténèbres dont le regard, comme celui des oiseaux de nuit, s'accoutume à guetter leurs proies dans le noir.

Chaque fois que, ayant à me rendre le soir à Levallois, je traverse les passages qui débouchent, en zone annexée, sur l'ancien boulevard de la Révolte, je vois des créatures se détacher de l'obscurité et s'avancer à ma rencontre.

— Tu viens, dis ? Tu me donneras dix francs. Et, comme y a pas de carrée à payer, c'est pas cher pour passer un bon petit moment !

Ce ne sont pas d'ignobles radeuses, comme on en rencontrait jadis sur les escaliers de la Monjol et comme on en voit encore dans certains passages donnant sur l'avenue de Saint-Ouen. Elles pourraient aussi bien tapiner sur un bitume convenablement éclairé que dans ce passage à peine carrossable.

Rue Octave-Mirbeau, après le boulevard Bineau, impasse Morizot, rue Garand'Ache, le plaisir ne coûte que sept ou huit francs. Rue Baudot, c'est dans les dix francs. Le long du boulevard Bessières, entre le nouveau groupe scolaire et le cimetière des Batignolles, c'est encore dans les sept francs et l'idylle se consomme en général, dans les tranchées creusées pour les besoins de la défense passive...

Mais le secteur qui m'est le plus familier, c'est celui compris entre le boulevard de Reims et la rue Élie-de-Beaumont, à cinquante mètres de la porte de Courcelles : trois passages appelés rues : rue Barrias, rue Fouquet, rue Baudot...

Depuis toujours, des femmes ont hanté ces sombres venelles. Bordée de murs de garages, de palissades rafistolées et de jardinetts d'où s'élèvent des arbres chétifs, la rue Baudot constitue le « centre » du marché de l'amour vénal de ces parages déserts.

C'est dans cette sinistre perspective

d'usines et de baraques sordides que Rosalie la Bretonne se tenait à l'affût.

Elle avait choisi une « place » au milieu du passage que, seuls, éclairent, au loin, le réverbère qui illumine le pittoresque restaurant de l'Escargot et le lampadaire assez puissant du boulevard de Reims. Autant dire qu'elle se trouvait en pleine obscurité !

Elle emmenait ses clients dans une sorte de renforcement constitué par une porte en retrait et un peu abrité du vent et de la pluie. Chaque nuit, c'étaient les mêmes invites, les mêmes gestes. A l'entrée du tunnel d'ombre, une autre fille semblait chercher près de la lumière un peu de réconfort...

Car, elle avait peur, très peur... A la place occupée par la Bretonne, elle avait failli être étranglée par son souteneur...

Or, un jour, deux biffins qui passaient à l'aube dans la rue Baudot aperçurent contre la porte d'un atelier de carrosserie le corps d'une femme dont la tête était coiffée d'un vieux carton à chapeau.

En se penchant pour soulever le carton, ils virent le visage livide de Rosalie la Bretonne.

— Elle a été étranglée, constata un des hommes. Regarde ces griffes à la gorge !...

Les inspecteurs se rendirent sur les lieux du crime et, s'adressant aux tenanciers des garnis où logent les radeuses des ténèbres, ils apprirent qu'une femme connue sous le nom de Rosalie la Bretonne n'était pas rentrée à l'hôtel.

Un témoin déposa que, vers minuit, il avait entendu des cris venant de la « concession » occupée par la Bretonne et avait distingué dans le noir la silhouette d'une femme qui se débattait. Mais, comme les bagarres sont assez fréquentes parmi la pègre de ces boulevards, il avait préféré continuer son chemin plutôt que d'intervenir dans une affaire qui ne le concernait point.

Afin d'avoir des renseignements plus précis sur les femmes qui, de la porte Pouchet au Ballon des Ternes, racolent au noctambules, on les convoqua toutes les postes de police de la Plaine-Monceau.

Parmi les dépositions, une seule retint l'attention des enquêteurs.

— C'est curieux, déclara l'une des tapineuses interrogées, quand on a appris dans le coin qu'une femme avait été étranglée rue Baudot, on a tout de suite cru qu'il s'agissait de France, l'ancienne protégée de Charlot le Camelot.

— Pour quelle raison ?

— Parce que France savait que Charlot qui sortait du ballon voulait la corriger. C'est pour ça qu'elle a cédé sa « place » à Rosalie !

France fut interrogée.

— Pourquoi as-tu quitté ta place au milieu de l'impasse ?

— Parce que j'avais peur de Charlot, du noir, de tout !...

— N'as-tu rien vu, rien entendu, la nuit du drame ?...

La fille pâlit ; ses genoux plîèrent, mais elle fit un effort pour se redresser et déclara tout d'une traite :

— Si, j'ai tout vu. Et, si je n'ai pas parlé plus tôt, c'est que je craignais des représailles... La femme qui a été étranglée l'a été, sûr et certain, à ma place. Je l'ai aperçue, brusquement attirée en arrière, puis elle est tombée en poussant un cri... J'ai vu une ombre courir le long du hangar... Cette ombre, c'était Charlot ! Il a cru m'étrangler, moi, mais, dans le noir, il a confondu... Folle de terreur, je me suis enfuie et je suis restée trois jours sans sortir... Vous pensez, j'avais assisté à ma propre exécution !

Interrogé par le commissaire, Charlot put cependant fournir un alibi.

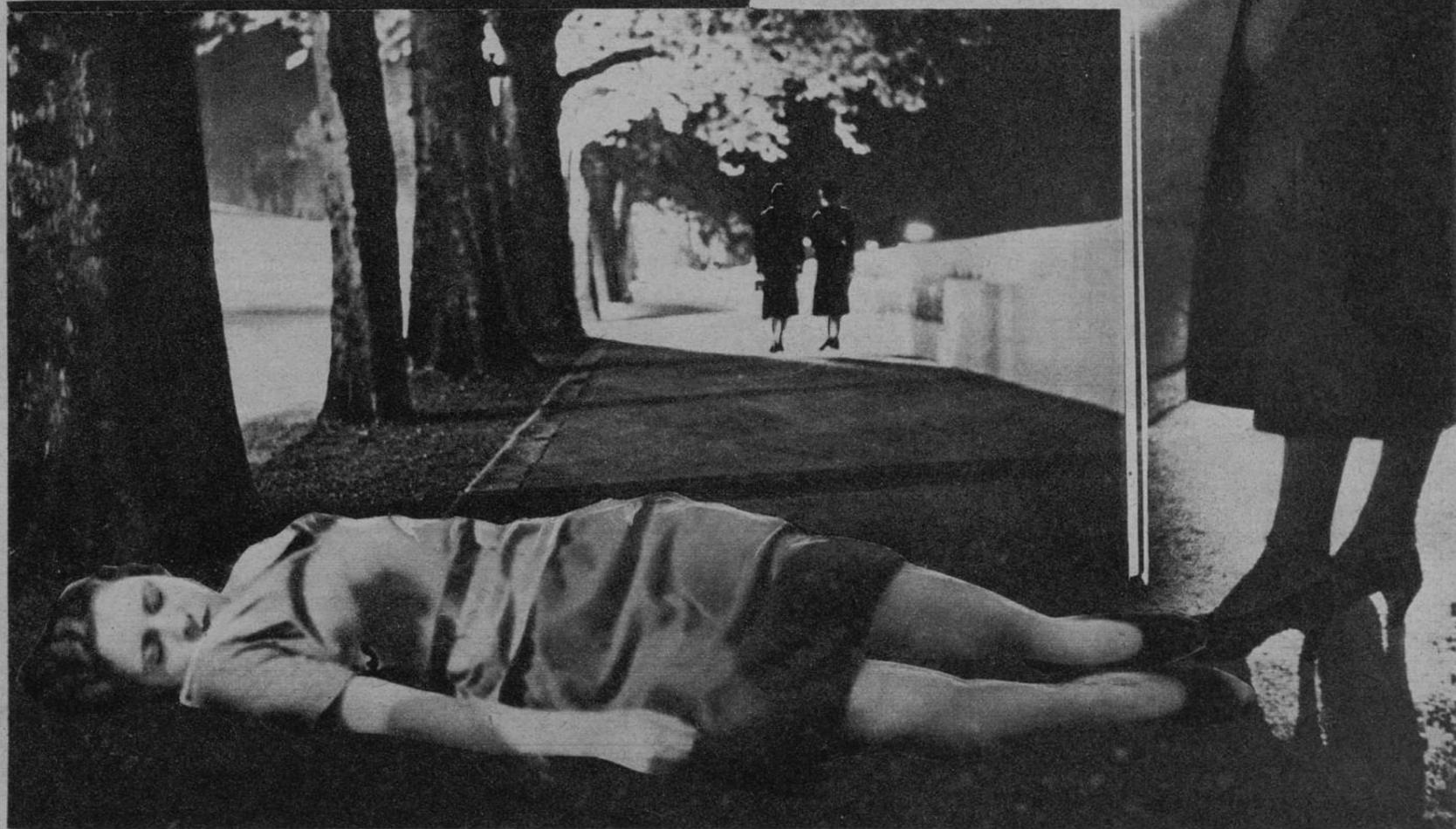
On n'a pas retrouvé le meurtrier de Rosalie la Bretonne. On ne le retrouvera jamais. C'est le tragique destin des radeuses des ténèbres d'être assassinées par une main inconnue.

Crime de sadique !

Exécution, vengeance du milieu ! Voilà ce que je me demandais encore l'autre soir en traversant le passage du crime.

Et, instinctivement, mon regard se portait vers cette encoignure noyée de nuit où Rosalie la Bretonne avait une dernière fois fermé ses yeux clairs comme le ciel d'Armor sur une vision d'épouvante...

JEAN BAZAL.



C'est le tragique destin des radeuses des ténèbres d'être assassinées par une main inconnue...

# DANS LES POCHES DES AUTRES!



↑ La main est le plus parfait des outils. Il suffit de cinq doigts pour jouer du piano. Il n'est besoin que de trois pour faire un pick-pocket classique.



↑ L'alphabet du métier: la « pêche » au portefeuille. La main gauche « ferre », la droite fait épuisette.

Rien n'est plus difficile que de « mal tourner »... et de réussir! Voler est un art délicat dont le roi des pickpockets vous révèle aujourd'hui les secrets. Il peut parler puisqu'il vient de se retirer des affaires. Profitez donc de son expérience pour vous défendre contre ses disciples et ne lui tenez pas rigueur d'avoir voulu garder l'anonymat grâce à sa cagoule.



↑ L'appareil à raser les poches discrètement et sans douleur.

Où cachez-vous votre argent? Dans votre poche revolver... Ce n'est pas même une garantie. ↓



↑ Un geste du petit doigt change parfois la face du monde et plus aisément une montre de poche. Tandis que le bras gauche distrait l'attention, le voleur entreprend son ouvrage.



En dansant, quoi de plus facile que de faire glisser dans sa manche le collier d'une partenaire serrée de près!





↑ On rase en une minute, sans crème ni blaireau, le contenu d'un sac féminin.

◆ ◆  
 Cette pince que l'on tient bien en main permet de couper chaînes de montre et bracelets.



↑ Le tour du monde d'un stylographe en quatre complices.



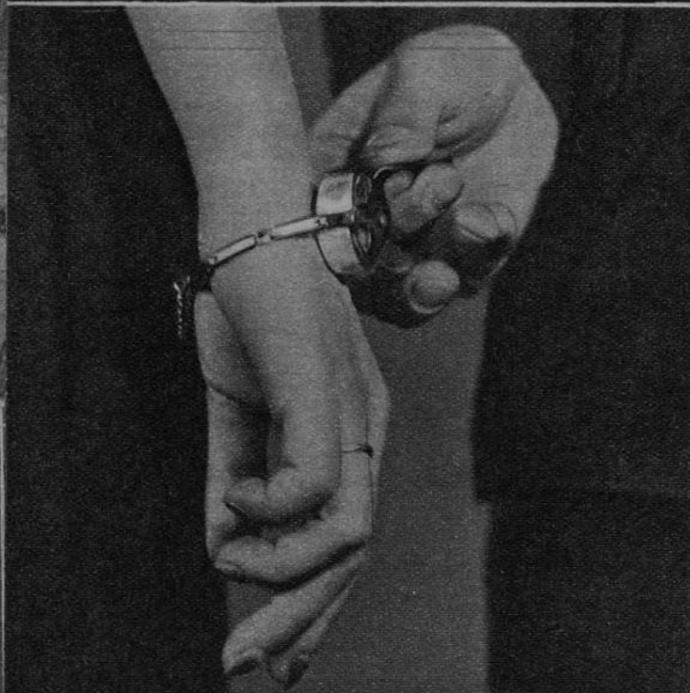
↑ Vous qui portez une épingle de cravate, placez-y un fixe-épingle...

...Sinon cette mésaventure vous attend. →

◆ ◆  
 Chacun sa manie. Le roi des pickpockets, ayant pris très bourgeoisement sa retraite, ne vole plus que les stylos. C'est là sa passion favorite, son dernier tic professionnel.



Le roi des pickpockets est fumeur. Voyez comment il « recueille » dans son chapeau un étui à cigarettes qui lui convient.



# LA DOUBLE ENIGME DE SINGAPORE

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — De passage à Singapore, le fameux détective français Vincent Crapotte s'efforce d'éclaircir deux affaires mystérieuses, le meurtre d'un Chinois par un pharmacien métis, Kingcharles, et l'assassinat d'un Australien, Josuah Sirmey, dont le cadavre a disparu. Chassé d'hôtel en hôtel par des menaces anonymes, Crapotte s'est réfugié chez le consul de Belgique, dont la fille, Juliette Duthoy, s'offre à l'aider. Peu après, le détective commence à soupçonner Franck Devenpole, le fils même du secrétaire de la colonie revenu en cachette des Nouvelles-Hébrides où son père l'avait exilé. Mrs. Devenpole et Mabel, la fiancée du jeune homme, vont retrouver parfois celui-ci.

## XII (1)

**L**e soir même, Vincent étudia son allure, mit au point son déguisement. Chaussures relevées à la poulaine, culotte à large fond et serrée sur la jambe par des passémenteries. Chemise européenne, mais dont les pans flottaient, selon la tradition de tout l'Orient. Gilet, chaîne de montre. Turban haut, de linge blanc, dont un bout retombait dans le dos. Bâton solide, pour les débiteurs insolubles. Il prépara son teint, étudia la petite moustache noire, l'épaississement des sourcils. Il s'examina de face, de profil et de dos. C'était parfait.

Désormais il possédait un déguisement sous lequel les Chinois ne pourraient le découvrir.

Il s'était plusieurs fois demandé si la villa de M. Duthoy n'était pas surveillée — chose possible — puisque la bande suivait son ennemi dans ses déplacements et n'ignorait donc pas son dernier gîte. Mais, comme cette bande ne le trouvait plus sur son chemin, elle pouvait croire que ses menaces avaient produit l'effet attendu. Il s'assura aussi qu'il pouvait sortir sans être épié. Les domestiques malais ne le trahissaient pas.

Bien entendu, il n'abandonnait pas la personnalité de Crapotte, car ses ennemis eux-mêmes seraient étonnés de ne plus le rencontrer. Il faisait des visites, allait chez quelques colons auxquels il avait été présenté. Ce fut à l'une de ces réunions qu'il rencontra de nouveau le riche Chinois de Penang avec lequel il avait longuement conversé chez Devenpole, et qui l'accapara tout de suite. Il avait besoin de s'épancher et n'osait le faire qu'avec cet étranger qui allait sans doute repartir.

J'ai souvent repensé aux histoires que vous me racontiez, dit Crapotte. J'espère que tout cela est fini, que le Paradis de

(1) Voir nos 434 à 441.

— Il n'y a pas huit jours, j'ai perdu trois mille dollars.

Penang mérite bien de nouveau son nom. — Non, monsieur ! Il n'y a pas huit jours, j'ai versé trois mille dollars. Depuis deux semaines, les sommes exigées diminuent d'importance. Mais un de mes amis — un fou, qui a voulu résister — a été tué. Nous craignons tous qu'on ne revienne à la charge. On nous ruinera.

Je ne comprends pas que la police britannique...

— Monsieur, nous nous taisons ! La police ne sait plus rien !... Nous avons peur... Ah ! La Révolution chinoise a une manière à elle de ramasser les fonds... Il serrait les poings.

— Vous voyez... Malgré tous les filtrages, et les sévérités des passeports, les communistes de Chine parviennent à entrer dans le pays. Nous ne sommes pas protégés.

— Vous venez souvent à Singapore ?

— Je m'y installe tout de bon, confia le Céleste. Je ne veux plus habiter Penang. Tant que dureront ces extorsions et ces attentats, je demeurerai ici... Vous êtes encore retourné chez Devenpole ?

— Non... Et je le regrette, M<sup>me</sup> Devenpole a l'accueil exquis.

— C'est vrai... Miss Mabel aussi... Vous connaissez leur fils ?

— Non. Je ne suis ici que depuis quelques jours, et ce jeune homme, m'a-t-on dit, a quitté Singapore pour les Hébrides, il y a plusieurs mois.

— C'est juste.

« Figurez-vous ! reprit le Chinois en riant. J'ai dû me rappeler que le jeune Franck est en Océanie... »

— Pourquoi ?

— Je vous ai dit que je suis arrivé de Penang en auto... Or, comme je passais à Kampar... Vous savez où c'est ?

— Entre Penang et Kuala-Lumpur. Dans les premières douze heures de chemin de fer.

— Oui... En passant à Kampar, j'ai croisé sur la route un jeune Anglais qui ressemblait à Franck d'une façon incroyable. J'ai fait arrêter. Il continuait son chemin vers une mine. Avant de descendre et de courir après lui, j'ai eu le temps de réfléchir... Franck ? Mais il est à un mois de mer !... C'est tout de même bizarre, n'est-ce pas ? de telles ressemblances.

— Oui, répondit Vincent, songeur. Très bizarre...

La conversation continua pendant quelques minutes, Crapotte écoutait le détail des chantages qui terrifiaient Penang, subissait un second récit des atrocités qui avaient suivi des refus, mais son esprit était ailleurs. Il avait hâte de retourner à la villa Duthoy et de retrouver Juliette.

Du reste, est-il nécessaire qu'un homme soit bouleversé par un problème insoluble pour qu'il désire retrouver une jeune fille

aussi belle et aussi délicate que cette blonde Liégeoise ?...

Il arriva trop tôt et dut l'attendre. Quand elle rentra, elle était accompagnée de sa mère ; l'entretien fut encore remis.

Après le dîner, M. Duthoy bloqua son hôte devant une table de bridge, puis il fit marcher la radio ; la soirée se passa en famille. Juliette et Vincent n'avaient pas trouvé une minute pour se communiquer les dernières nouvelles. Elle ne revit le détective que le lendemain, très tôt, dans le jardin.

— Monsieur Crapotte, dit-elle, nous n'avons pas eu de chance, maman n'a pas fait de musique et papa n'avait aucune lettre urgente à écrire... Dites-moi si je me suis trompée. J'ai cru voir que quelque chose ne marchait pas.

— Vous avez raison, mademoiselle, je suis furieux après moi, parce que je suis toujours tenté de me raccrocher à une hypothèse que condamne toute logique.

— Le jeune homme de dix heures et demie ?

— Vous avez un don de divination incroyable ! s'écria-t-il. Oui. Le jeune homme arrivé une heure trop tôt pour tuer Sirmey, d'après les déclarations des médecins légistes... Le jeune homme en qui, un instant, le gardien Hindou avait cru reconnaître la démarche et la découpe de Franck Devenpole.

— Lequel soigne des plantations aux Nouvelles-Hébrides ?

— Justement. C'est pour lui que je m'en veux.

— Je ne comprends pas.

— Un riche Chinois de Penang, que j'ai rencontré chez les Devenpole, et qui vient d'arriver du bout de la Malaisie en automobile, m'a raconté qu'à Kampar il avait cru reconnaître Franck. Il s'est dit qu'il était fou... Moi aussi, je suis fou. Franck n'est pas à Kampar. J'ai scruté des listes de passagers. D'ailleurs, il ne reparaitrait pas dans les Straits sans que le secret en soit divulgué !... Il n'est pas revenu. Et pourtant, j'éprouve une tentation incoercible de partir pour Kampar. Franck... Figurez-vous que ce nom me hante. Si, tout de même, c'était lui... Si le médecin s'était trompé...

— Toute la machination jaune tombe du même coup. Franck en Malaisie ! Vous détruisez alors le meurtre du Chinois chez Sirmey, et la disparition du corps de l'Australien ?

— Implacable logique ! J'avoue ma folie. Mais, comme je vous l'ai dit, je n'y résisterai pas.

— A midi, Crapotte revint, triomphant : — Du nouveau ! Depuis la mort de Jo-

suah, M<sup>me</sup> Devenpole et Miss Mabel se sont rendues, deux fois, seules, à Kuala Lumpur !

La jeune fille en laissa tomber une rose qu'elle tenait à la main.

Crapotte la ramassa, la tendit.

— Non, dit-elle, gardez-la.

Il la serra entre ses paumes. La fleur était chaude et semblait palpiter. Il regarda la jeune fille. Les grands yeux bleus restaient fixés sur les siens, graves, pleins d'admirable loyauté.

Ils demeuraient silencieux. Lui ne pensait plus à l'enquête et ne savait peut-être plus qu'il soupçonnait Franck. Ce fut la jeune fille qui ramena l'entretien au point où elle l'avait coupé.

— Si vous trouvez Franck Devenpole en Malaisie, dit-elle, et, s'il se cache, vous l'accuserez. Ce sera un coup terrible pour la pauvre mère. Pour vous, ce sera le départ précipité. Car le père ne vous pardonnera pas.

— Je le sais, mademoiselle... Cependant, c'est mon



Roman par Edmond ROMAZIÈRES

Il offrit une cigarette à la jeune fille.

devoir. Dites vous-même ce que je dois faire,

— Votre devoir, répondit-elle fermement.

— Ce sont les mots que j'attendais. Si M<sup>me</sup> Devenpole retourne dans l'intérieur, je la suivrai.



Juliette rencontrait fréquemment les amis du Colonial Secretary et faisait à Edith des visites rapprochées. Ce fut donc à elle qu'incomba la tâche de savoir si personne, dans l'entourage des Devenpole, n'avait aperçu Franck. Au bout de quatre jours, elle fut certaine, absolument certaine que Sir Devenpole n'avait pas levé la punition publique infligée à son fils, qu'il demeurait inexorable, malgré les prières de sa femme et de la jeune fiancée. Franck resterait deux années entières aux Nouvelles-Hébrides.

Si jamais le jeune homme se trouvait dans le pays, c'était à l'insu de son père. Il n'avait pas pu rentrer une seule fois à la villa Colombo, car les gardiens hindous et les domestiques auraient propagé la nouvelle. Au bout de douze heures, le père aurait été mis au courant.

— Si jamais Franck a fait le coup, ce ne peut être que par vengeance, disait Crapotte. Sa mère, ni personne n'a été mis au courant... Quel calvaire doit graver la pauvre femme en devinant qu'il est un assassin, et en tremblant pour lui !

— Si Josuah l'a véritablement entraîné dit Juliette, si cet homme a été, par plaisir, un instrument de corruption, il méritait son sort.

— Je suis de votre avis... Or tout me fait supposer que Josuah le méritait bien plus encore... Mais ceci dépasse la compétence de la police. Nous abordons le rayon sentiments. Et celui-ci se tient dans une autre boutique.

Où de V

LA lo de part, t Kingc rément il guet hasard Ce f donner épier d'Edi pour F

donc p Crapott Un d'Edith — E l'agent — Dès à Tank Une soire, m On n'e Indiens sans so Crapotte indique guetta

## Où Juliette désire la défaite de Vincent Crapotte.

La piste qui lançait Crapotte vers Franck Devenpole était si incertaine, surtout si peu logique, que le détective l'eût probablement abandonnée, d'autre part, toutes les recherches du côté de la pharmacie Kingcharles et des Chinois n'étaient restées désespérément infructueuses. Il y attendait un coup de théâtre, il guettait son heure et ne pouvait rien pour aider le hasard.

Ce fut donc plutôt par désœuvrement et pour se donner un prétexte à prolonger son séjour qu'il fit épier — et qu'il épia lui-même — les faits et gestes d'Edith. Il voulait savoir si elle partirait encore pour Kuala Lumpur, où elle n'avait que faire. Même pour rendre des visites ou permettre à Mabel d'assister à un match de tennis, on ne fait pas une nuit de chemin de fer.

J'ai connu un jeune journaliste qui profitait de ses permis et filait de temps à autre jusqu'à Marseille pour manger de la bouillabaisse. Il revenait le lendemain.

Mais on le traitait de fou. Dans la colonie, couché sur le lit d'un sleeping dont les fenêtres à moustiquaires arrêtent l'air, le voyage n'est jamais une partie de plaisir. Pour aller aussi souvent à Kuala Lumpur, Edith était

Les pousses amenaient les voyageurs. La buvette débitait des fruits et des rafraîchissements. Un garçon passa contre les wagons, chargé de noix de coco.

Enfin, une grande automobile. Un boy apporta deux malles. Edith et Mabel suivirent.

Une demi-heure plus tard, le train démarra. Au passage des agglomérations, la toile métallique des moustiquaires transformait chaque réverbère en une sorte de croix lumineuse, brouillée, incertaine. Le convoi franchit la digue qui sépare l'île de Singapour de la vraie presqu'île et s'élança pour remonter, dans l'étroite langue de terre, un millier de kilomètres.

A six heures, le jour, levé brusquement, trouva Crapotte debout. Les hévéas faisaient place à des terrains nus, au-dessus desquels couraient d'immenses échafaudages de bambou.

« Les mines d'étain, pensa le détective. Kuala Lumpur est proche. »

Bientôt le train roula entre des pentes vertes, des pelouses soignées, des tennis, un golf, des baraquements peints de frais pour les coolies. Il glissa sous le hall immense de la grande gare blanche. Le flot jaune et brun déferla sur le quai immaculé, au milieu de ses colis. Des Hindous montaient la garde, mousqueton sur l'épaule. Le portier du Terminus vint au wagon-salon pour chercher M<sup>me</sup> Devenpole.

Crapotte attendit que les deux femmes eussent disparu, puis il se précipita dans le palace. Il fit aussitôt louer une automobile pour la journée entière.

De sa chambre, il pouvait guetter la sor-

tie de l'hôtel, et la large route fleurie, enfermée dans les parcs, qui conduit à la ville.

Le matin était délicieusement frais. Une buée enveloppait les collines, bleuissait les bois environnants.

Une heure plus tard, il vit une automobile, conduite par un milicien malais, s'arrêter devant le Terminus. Les deux femmes y montèrent. Ce fut Mabel qui prit le volant.

Le Malais n'accompagnait pas... Ceci sortait tout à fait des habitudes anglaises de la colonie. Si un pneu crevait, qui changerait la roue ? Miss Mabel elle-même ?

« Incroyable... murmura-t-il.

Dans la péninsule malaise, les routes sont merveilleuses, — des pistes d'autodromes, — mais elles ne peuvent être nombreuses. En sortant de Kuala Lumpur, les deux dames avaient le choix entre celle de Port-Swettenham, qui conduit à la mer, celle qui retourne à Singapour, celle qui monte vers Penang et le Siam.

A la direction que prit la voiture, le détective ne pouvait se tromper.

« Vers Kampar, se dit-il. Les renseignements de mon Chinois étaient précieux. »

Il attendit un quart d'heure, puis, le visage caché sous d'énormes lunettes jaunes, protégé par la visière d'un casque démesuré, il monta dans sa voiture de location.

Sans hâte, il enfila la même route. Irait-il jusqu'à Kampar ? Il n'en savait rien. Il fallait tout examiner sur son passage.

« Que vais-je trouver ? se disait-il. Et que ferai-je ensuite, si Franck se trouve bien en Malaisie ? »

Ce fut à soixante-dix kilomètres de Kuala Lumpur qu'il aperçut l'auto, abandonnée au milieu d'une plantation d'hévéas.

« Mon gibier n'est pas loin... Pourvu qu'il ne soit pas entré dans un bungalow. »

« Lentement, dit-il à son chauffeur malais. Très lentement.

La voiture prit l'allure d'un homme au pas. A quelques mètres en avant de l'auto abandonnée, sur la droite, s'ouvrait un chemin.

Vincent ne vit que pendant une seconde, le chemin d'exploitation. Mais cette seconde suffit pour lui montrer un grand jeune homme, qui tenait deux femmes dans ses bras, et qui les lâcha soudain, lorsqu'il vit passer une automobile sur la route.

« Je suis fixé... »

Il continua jusqu'à Kampar, évita de se présenter au personnel français des mines. L'accueil chaleureux qu'on ne manquerait pas d'y réserver à un compatriote risquait de tout compromettre. Il mangea dans un village quelconque, puis rebroussa chemin.

Il rencontra une petite voiture, qu'il n'avait pas vue auprès de celle conduite par Mabel, et qui devait avoir été cachée dans les environs. Un jeune homme la conduisait, à toute allure... et seul...

Crapotte ne douta pas. C'était Franck Devenpole.

Le soir même, il reprenait le train pour Singapour. Il laissait derrière lui Edith et Mabel, installées pour trois jours à Kuala.

Le matin, un pousse le déposa devant le porche de la villa Duthoy. Juliette descen-

dit au jardin. Elle vint à lui, les mains tendues.

— Eh bien ?  
— Ce que je supposais, mademoiselle.  
— Et ce que je redoutais.  
— Franck se cache dans les environs de Kampar. Je l'ai vu.  
— Vous ne le connaissez pas !  
— Il tenait dans ses bras M<sup>me</sup> Devenpole et Miss Mabel... Une mère et une fiancée...  
— Alors ?...

La question était faite sur un ton mélancolique. Regret de voir s'évanouir tout ce que la jeune fille avait espéré de la piste *South Bridge Road*?... Crainte qu'une démarche imprudente, irréfléchie, ne forçât un nouvel ami à quitter Singapour ?...

Ils rentrèrent sans parler. Crapotte remonta dans sa chambre. Il n'avait pas répondu à la question. Il était irrésolu.

Au cours de la matinée, il revint sous la véranda. Juliette avait refusé d'accompagner sa mère dans les magasins.

— Votre découverte ne nous fait grand plaisir ni à l'un ni à l'autre, dit-elle.

— C'est la vérité... Mais le fait est là. Franck se cache dans le pays. Si je le dénonce, l'enquête montrera que, le jour du crime, il se trouvait dans la ville.

— Et, si l'enquête ne le prouve pas... si, malgré tout, vous vous êtes trompé... Il secoua la tête, offrit une *gitane* à la jeune fille, en alluma une.

— Evidemment... Il y a pour moi la supposition de garde hindou. C'est-à-dire rien. Il y a contre moi l'heure du décès, impérieusement fixée, et toute la machination qui a suivi... Assassinat par Franck ? Vengeance, colère, indignation. Rien de plus... Assassinat par un autre ? Machination compliquée et séduisante. Mystère, inconnu. Affaire Kingcharles expliquée en même temps... Somme toute, c'est seulement de ce côté que nous avons des faits précis... Le Chinois assassiné chez Sirmey ; l'espionnage de la pharmacie, les hommes au ruban jaune... Les menaces dont on m'honora...

— Vous voyez bien !...

— Mais vous-même, mademoiselle, vous trouveriez que je suis léger, si je ne cherchais pas à savoir l'exacte vérité, chez Devenpole. Oh ! il ne s'agit pas de dénoncer Franck sans autre preuve que sa présence dans les Straits. Il faut continuer cette enquête-là, parallèlement à la première.

— Quel plan avez-vous ?

— Allez voir sa mère. Le consul de France me conseillait de lui faire une visite, de lui demander des renseignements sur l'Égypte... qui m'intéresse... J'ai été invité à leur *garden party*. Je leur suis présenté...

— Vous avez raison, fit la jeune fille. Pourtant, je vous le dis tout net : je souhaite que vous ne trouviez rien.

— Chez Devenpole, personne ne pourrait me donner un renseignement. Ni les boys qui n'ont rien vu, ni le père qui entrerait dans une rage froide, s'il savait que son fils lui désobéit. Restent la mère et la fiancée. Leur intelligence les met en garde contre tous.

— Ne vaut-il pas mieux renoncer ?

— Non, mademoiselle. J'aurais manqué une chance — même infime — et je me le reprocherais longtemps... Je me connais...

— Et je commence à vous connaître aussi, répondit Juliette en souriant.

— Cet après-midi, j'irai donc à la villa Colombo, encouragé par vos souhaits...

— Et moi, je passerai encore — et toujours — devant la pharmacie. Mais vous serez assez gentil pour désirer ma réussite.

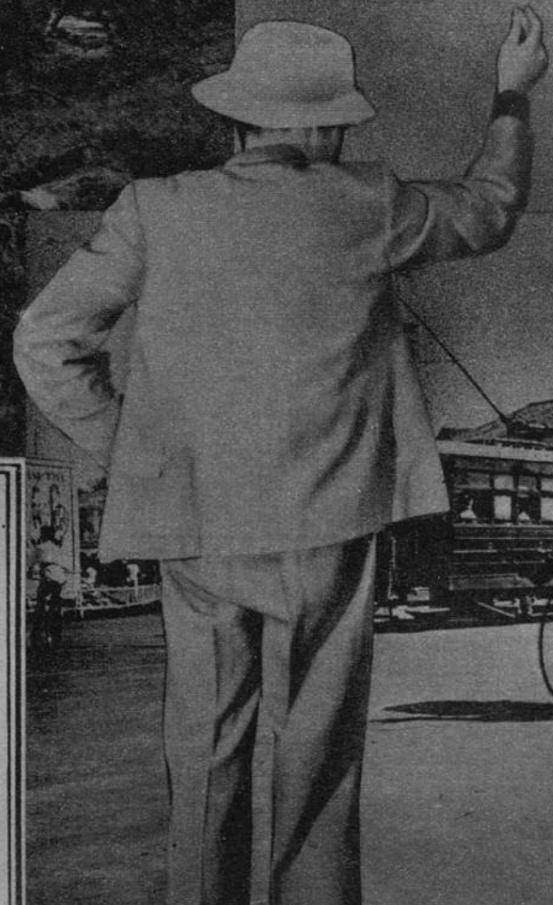
— Ce qui prouve, mademoiselle, que souvent l'homme, quoi que vous en disiez, est meilleur que la femme.

(A suivre.) EDMOND ROMAZIÈRES

Dès sept heures du matin, il hélait un pousse.



Elle vint à lui, les mains tendues...



donc poussée par un motif plus sérieux, que Devenpole, au gré de Crapotte, avait tort de ne pas approfondir.

Un soir, Juliette apprit au détective le prochain déplacement d'Edith et de Mabel.

— Elles ont décommandé pour demain une partie de bridge chez l'agent général de la P. and O.

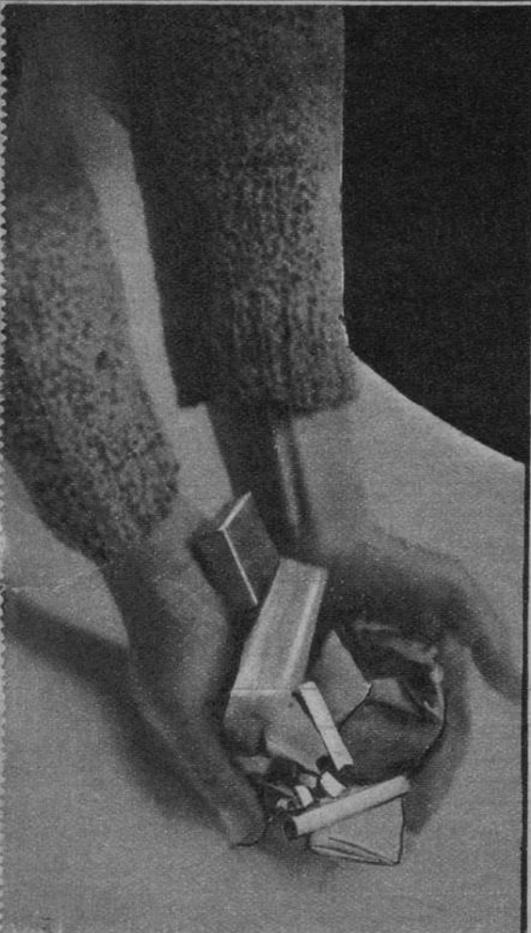
Dès sept heures du matin, il hélait un pousse et se faisait conduire à *Tank Road Station*, où il retenait une couchette dans le train de nuit.

Une heure avant le départ, il arrivait à la gare de bois, encore provisoire, mal éclairée, gardée par des Hindous. Le long train brun attendait. On n'en voyait pas le bout, caché par la courbe. Malais, Chinois, Indiens, portant d'in vraisemblables ballots, s'entassaient en troisième, sans souci des ténèbres.

Crapotte avait apporté un repas froid. Il se fit immédiatement indiquer le compartiment de la voiture-salon qui lui était attribué et guetta derrière la moustiquaire.

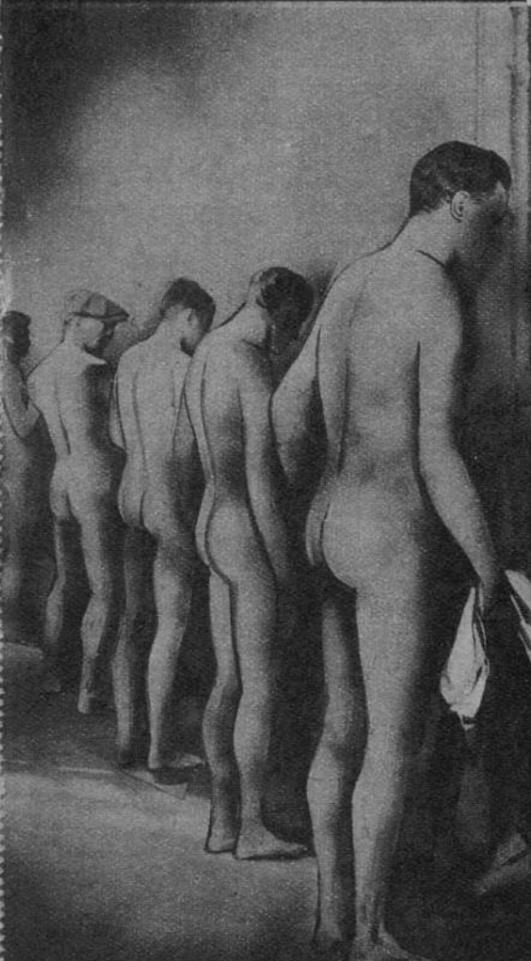
# Le Panier aux Rats

*Souvenirs d'un détenu de Fontevrault. Le bague nouveau*



Nous abandonnons tout le tabac.

Bientôt, nous sommes nus complètement.



II (1)  
**Historique de Fontevrault. Des rebuts d'humanité. Un coin perdu de la France. Si près et si loin de notre civilisation. Un cortège de dépenaillés. Pierrot-le-Caïd est « repéré ». « Remettez le tabac ! » Pille-Miche et ses cigarettes. Habillage provisoire. « On est quasiment comme bétail en foire ! » « Toutes les heures, répondez à l'appel. Sinon... » Le supplice inutile. A la niche avec une sale pâtée. Le roman de Pierrot-le-Caïd, fils de famille. Le potache, ami de la tenancière, a réussi. Le coup de la banque de Saint-Etienne. Un nouveau chevalier d'Assas.**

**F**ONTEVRAULT est une commune de Maine-et-Loire. Une abbaye y fut fondée au XI<sup>e</sup> siècle par Robert d'Arbrissel. Elle comporte des grottes pittoresques du XII<sup>e</sup> siècle, une abbaye et une église qui furent consacrées par le pape Calixte II. Elle comporte un passé historique. L'abbaye fut dispersée par la Révolution et Napoléon 1<sup>er</sup> la convertit en maison centrale en 1804. Maintenant elle s'est adjoint un remarquable atelier de tissage et de filature ultra-moderne, situé à l'extérieur de l'enceinte. Pour contenir cette possession nouvelle, des murs nouveaux et formidables ont été édifiés. Ainsi la sûreté en est-elle absolue. C'est pourquoi on a réservé ce domaine aux détenus dangereux. Fontevrault est devenu d'abord le dépôt officiel du bague avant l'île de Ré. Et, maintenant, c'est le bague lui-même.

D'abord, il avait été question de n'envoyer à Fontevrault que les hommes en bonne santé. Mais, tout de même, il y a les autres. Parmi les condamnés, on rencontre les pires déchéances. On y rencontre des incurables, des amputés, des paralytiques, des aveugles. Ces rebuts d'une détestable humanité donnent beaucoup de tintouin à l'Administration qui ne sait quoi en faire, ni où les fourrer.

La situation est plus simple pour les sept cents hommes valides qui sont partagés entre les différents travaux : filets de pêcheurs, boutons d'habillement, chaises de bois et de paille, tissage et filature, fabrique de fournitures militaires et de couvertures pour l'armée.

A Fontevrault, la température est tiède en hiver, mais toujours humide. Les étés, par contre, sont brûlants. Dans ce coin perdu sévit une sorte de civilisation très lointaine de celle des autres régions françaises. Cent gardiens vivent là, séparés du reste de l'humanité, attachés seulement à cette idée d'assurer la garde de bêtes dangereuses. Dans le pays, les paysans leur sont apparentés et partagent leurs sentiments. Les détenus ont la sensation d'être éloignés de toute civilisation. Ils sont à la fois terrorisés, hargneux, haineux, peureux et, soudainement, capables de tout. C'est un étonnant milieu qui paraît invraisemblable en pleine France.

Évidemment, j'ignorais tout de ce sentiment et de cette région quand l'auto pénitentiaire pénétra dans la prison.

Nous avions franchi, sans la voir, une grande grille. Nous étions dans une vaste cour. Nous allions maladroitement, engourdis d'immobilité et encombrés de paquets. Nous avançions en groupes enchaînés et nous franchissions un fronton où nous pouvions lire « Maison Centrale de Force et de Correction ».

La cour était encadrée de bâtiments administratifs. Une douzaine de surveillants nous observaient en ricanant. Notre équipage était navrant, nous étions dépenaillés, sales, crasseux, portant de pauvres valises attachées avec des ficelles.

D'abord, nous sommes entraînés au

(1) Voir n° 441.

couloir du bureau. Le surveillant chef, la taille haute et le visage énergique, procède à l'appel nominal des hommes et des peines. Il lit, en même temps, les notes des dossiers. Le souteneur qui a partagé notre cellule et qui s'intitule lui-même orgueilleusement Pierrot-le-Caïd est, comme on dit ici, « repéré ».

— Toi ! tâche de bien te tenir. Il y a de la place au « mitard ».

Ensuite, c'est une recommandation générale : — Vous avez tous du tabac. On le sait. Remettez le tabac. Gare à la fouille. Sinon c'est le « quartier ».

Le quartier de Fontevrault a, dans toutes les prisons de France, une réputation sinistre. C'est là où l'on dompte les pires. Surpris, terrorisés, nous abandonnons tous le tabac caché dans les chaussures. Le paysan vendéen que j'ai baptisé déjà « Pille-Miche », comme le héros de Balzac, a remis au gardien un beau paquet de cigarettes. Celui-ci fait semblant, pour la forme, et encore à peine, d'aller le déposer au bureau. Car, dix secondes après, il arbore tranquillement à sa lèvre une cigarette du paquet, qu'il fume sans vergogne.

On nous a ôté nos chaînes, nous sommes placés en file indienne.

— En avant ! a commandé un gardien. Et nous voilà traversant des salles immenses, passant sous des arcades, franchissant des cours. Partout nous respirons cette odeur spéciale et exclusive des prisons qui réunit les trois senteurs, déjà connues, du chou, du coaltar et de l'urine.

Nous sommes arrivés dans une salle immense et nue.

— Dos au mur. Face au paquet. Déshabillez-vous entièrement. Pas un mot.

L'ordre est formel. Bientôt nous sommes nus, complètement. Certains d'entre nous ont un bandage herniaire. Il faut le quitter. Tout ce qui fut à nous ailleurs, dans une autre vie, est interdit.

— Habillez-vous.

Nous devons revêtir les vêtements du tas déposé devant nous : caleçon et chemise de grosse toile, durs comme du zinc, vête-

Le cloître de l'abbaye.



ment de droguet, pantalon, gilet et veste. Tenue provisoire, en attendant notre immatriculation.

En avant, groupés par deux ou trois, nous sommes enfermés dans des cellules où le parquet et les murs sont de bois rude.

Pille-Miche, le chouan, le Caïd et moi sommes ensemble. La cellule est vide. Un seul meuble : la tinette intime.

Nous causons. C'est Pille-Miche qui donne le ton de la situation :

— Les gars, ça pète ici ! Je n'étais plus en maison d'arrêt. C'est la centrale, on est quasiment comme bétail en foire.

Aux heures des repas, nous recevons pour notre trio trois soupes, trois légumes, trois pains, trois cuillers, une cruche d'eau. Le détenu qui nous les apporte souffle :

— Mangez vite. Je vais revenir prendre les plats.

Nous mangeons dans le noir, à tâtons. La soupe est une vague sauce à l'eau et aux pommes de terre où l'on peut tremper son pain. A la fin du repas, si l'on peut ainsi dire, le surveillant arrive.

Nous sommes dans le noir total. Il tourne vers nous sa lanterne. Un détenu nous jette trois paillasses et trois couvertures.

— Consigne, dit le gardien. Il y a la nuit une ronde par heure. On vous demandera : « A l'appel : combien ? » Défense de dormir tous les trois à la fois, un homme devant répondre : « Trois ». Ou bien, vous serez signalés et c'est le cachot pour tous les trois. Il est bien difficile de pouvoir dormir dans ces conditions-là. Nous sommes éreintés. Nous nous assoupissons tout de même, si fatigués que nous n'avons pas pu régler notre tour de garde.

Tout à coup, un bruit terrible ébranle la porte à coups de nerf de bœuf.

— Combien ?  
— Aussitôt, tous les trois, épouvantés, nous répondons à la fois :  
— Trois !

Le gardien reprend froidement :  
— Un seul devait répondre. Vous avez répondu tous les trois. Vous serez signalés.

Vraiment, c'était bien la peine de se donner tant de mal pour ne pas dormir ! Et ce supplice inutile et stupide a duré toute la nuit, toutes les heures. Pierrot-le-Caïd gémissait déjà, avant cela :

— Quelle heure est-il ? Huit heures du soir peut-être. Les copains sont à la belote. Ils prennent l'apéro rue Fontaine. C'est l'heure où les femmes partent « au travail ».

Je réponds, habitué déjà à l'argot des prisons :

— Deux cents francs.  
Alors le chouan Pille-Miche, admiratif, s'exclame :

— Deux cents francs par jour ! Et tu fais la belote ! Moi il faut que je m'esquinte pendant plus d'une semaine pour moins que ça. C'est pas juste.

— Tais-toi, terreux ! lui jette Pierrot-le-Caïd, méprisant.



Un singulier personnage, ce Pierrot. Mélange de cynisme et de générosité, de vulgarité et d'élégance.

Qu'est-il ?  
Cette nuit-là, il m'a conté son histoire. Pierrot-le-Caïd s'appelle Pierre F... Il est fils de bourgeois, tombé dans le milieu. Son père est colonel. Son frère, pasteur protestant. Il y a dix ans, il a passé au lycée de Rennes la première partie de son baccalauréat. Il n'a pas encore renoncé tout à fait à l'argot de potache, il dit : « Le bahut... le bac »...

— Un copain externe avait « fait » deux petites poules. Alors, moi, la nuit, j'étais planqué pour aller le retrouver avec les petites mômes. C'est comme ça que tout a commencé et que je ne devais jamais passer mon bac de « philo ».

La suite est simplement navrante. Hors du lycée après l'évasion, un vol dans un magasin. Les deux potaches tombent dans le « milieu ». C'est fini. Vol d'auto. Trafic de coco. Deux condamnations à trois et à six mois. Du temps passe. Robert, le copain du lycée, est devenu l'ami d'une tenancière. Pierrot dit :

— Il a réussi.  
Alors Pierrot, lui, veut réussir aussi. Il garde, mais à sa manière, une mentalité bourgeoise. Il me dit fièrement :

— Je n'ai pas voulu tomber dans les malfrats. J'ai voulu « tenir mon rang ».

Tenir son rang, pour lui, c'est avoir de l'argent gagné n'importe comment, être le maître d'une « taule ».

Alors, c'est lui qui est dans le coup de la banque de Saint-Etienne, où un coffre a été, la nuit, enlevé, mis sur une camionnette.

— Trois cents billets, mon pote, qu'il y avait dans le coup. Tu parles d'une affaire.

Seulement, alors que la camionnette allait s'éloigner, un cri s'élève dans la nuit :

— Haut les mains !  
Pierrot, comme il dit, est « fait ». C'est un « saute-dessus ». La camionnette fait marche arrière pour le délivrer. Il crie :

— Barrez ! Je suis bon. Ne vous faites pas mouiller.

Obéissant à ce nouveau chevalier d'Assas, la camionnette fuit. Il reste là. Il est pris. Comme il dit, il n'a pas « donné » les autres. Et il en a « pris » pour cinq ans de réclusion.

— Les copains, fait-il, sont réguliers. Ils m'assistent.

Avec un accent moins rude, il ajoute :  
— Ma mère m'aime bien. J'ai trois sœurs bourgeoisement mariées avec des officiers. Eh bien ! c'est moi qu'elle préfère. Explique ça.

Et il conclut :  
— Elle me sauvera.  
Je regarde ce fils de bourgeois, dévoyé, qui est devenu un hors-la-loi.

Et je pense obscurément, douloureusement, désespérément :

— Je suis peut-être comme lui... X...

(A suivre.)

Pierrot-le-Caïd.



L'église, monument historique qui renferme le tombeau de Richard Cœur de Lion.

Et me voilà dans la niche avec une sale pâtée. Ah ! malheur...

Pour ne pas manquer le prochain appel, nous renonçons à dormir. Nous faisons la conversation.

— Alors, fait Pille-Miche avec son accent paysan, qu'est-ce qu'elle fait, ta femme ?

— T'en inquiète pas, répond le Caïd. On veille dessus. Elle m'assiste. Elle fait ses deux livres par jour.

— Combien que ça fait, ça, deux livres ?

## On accuse, on plaide, on juge...

### LES CHÈQUES ENTRETIENNENT L'AMITIÉ

Petite Mauricienne transplantée à Paris, orpheline de père et abandonnée par sa mère, Lola, enfant au teint d'ébène, aux cheveux crépus, aux grands yeux innocents, fit un instant, lors de la vogue de l'art nègre, la joie des cabarets montmartrois, où les amateurs appréciaient sa chorégraphie savante et gracieuse à la fois.

Une nuit, la petite fait connaissance d'un aimable jeune homme : il est beau, galant et n'est pas long à se faire aimer.

Tout d'abord, il ne songe qu'à ses dents éclatantes, à sa démarche pimpante et cadencée de danseuse, à son charmant corps passionné, qui se donne avec ingénuité ; mais tout cela ne suffit pas longtemps au jeune homme qui éprouve le besoin de « pimenter » leur liaison d'un attrait nouveau : celui du whisky.

Et la petite est perdue : elle ne travaille plus... quelques mois s'écoulent, l'amant disparaît, l'argent aussi... Que faire ?

Elle dérobe un carnet de chèques à une amie : va-t-elle s'en servir pour manger, pour s'habiller, pour vivre ? Non, elle les emploiera pour faire plaisir à des camarades.

L'une a besoin de 300 francs : Lola lui remet un chèque ; l'autre veut acheter un tableau de 2 000 francs : autre chèque ; un troisième a une dette à régler, un quatrième paie ses dettes, et voici de nouveaux chèques ; la gamine au visage d'ébène et aux yeux candides ne réclame pour ses libéralités que du whisky, encore du whisky, et elle boit sans arrêt.

Une nuit, on l'arrête, et, peu de temps après, elle comparait devant le tribunal correctionnel de Paris, puis de Versailles ; elle est condamnée par l'un à six mois, par l'autre à trois mois de prison.

Avec la solitude, Lola remue de tristes idées dans sa petite cervelle d'oiseau frivole, qui ne se rend pas un compte exact de ses actes : ce carnet de chèques s'est trouvé à portée de sa main, elle l'a pris, elle a fait plaisir à des amis en signant ces chèques, voilà tout ! Et puis, après, les petits cadeaux entretiennent l'amitié et les camarades l'ont si gentiment remerciée en la faisant boire... Ah ! le whisky, quel aphrodisiaque !

M<sup>e</sup> Odette Moreau, a, l'autre jour, expliqué à la Cour d'Appel cet état d'âme simpliste... Avec éloquence, elle a dépeint cette âme puérole, de fillette noire aux pensées crédules, au cœur ingénu, malgré l'art nègre, malgré les chèques dérobés et sans provision, malgré le whisky...

Et la Cour a entendu cette voix persuasive, car elle a prononcé une peine de six mois, avec confusion de l'autre condamnation versaillaise.



### L'AMOUR ET L'ARGENT

M. le juge de paix est embarrassé !

Il n'a devant lui qu'un couple de gens — l'homme, un quadragénaire fatigué ; la femme, dix ans de moins et trépidante — mais il est bien certain que leur histoire n'est pas de celles dont on a coutume de quémander l'épilogue à un brave magistrat fait pour départager les bons petits plaideurs du modèle standard.

La dame en est à la présentation des faits de la cause.

Et c'est d'elle qu'elle parlera d'abord :  
— Je ne suis pas n'importe qui, monsieur le juge... puisque de 1920 à 1927 j'étais la maîtresse d'un de nos grands critiques littéraires, même qu'il a son médaillon dans un square.

— C'est évidemment une référence.

— Quant à ma famille...

— Madame va sans doute nous affirmer qu'elle sort de la cuisse de Jupiter, rumine le quadragénaire.

Et, comme pour lui, d'une voix sourde :  
— Cela expliquerait ses dispositions à lever si opportunément la sienne... Quelle tristesse !

— Enfin, vous êtes ici pour une affaire d'intérêt, insinue à ce moment le magistrat. Peut-être serait-il opportun d'y venir.

— Monsieur me réclame trois mille francs. Oui, c'est vrai !

— Mais puisque je vous les ai prêtés !  
— Et moi alors, ne serai-je pas dans mon droit en vous réclamant bien autre chose, monsieur Jules ?

— Je ne serais pas fâché de savoir quoi, par exemple, madame Hélène.

— Mes caresses, mon dévouement, mes petits soins !

— Il me semble que, sous ce rapport, si vous avez à vous plaindre, il ne faut vous en prendre qu'à vous-même !

— Facile à dire, aujourd'hui, devant le monde !

« Vous n'auriez cependant pas le toupet de prétendre, monsieur Jules, que je n'ai pas été gentille avec vous ?... »

— Gentille... Pour trois mille francs ?...

Ah ça, jamais de la vie ! Je le proclamerais la tête sur le billot !

— Dame ! vous ragez encore, parce que je n'ai pas voulu être à vous totalement...

— Madame Hélène, ce que vous dites est abominable... mais juste. Vous m'avez refait de trois mille francs, c'est une vérité, et je me suis mis la ceinture, ce qui en est une autre.

— Monsieur, madame ! tente le juge horrifié, si vous êtes venus ici pour scandaliser l'assistance, je vous prierais de sortir...

— Prenez ça pour vous, monsieur Jules...

— Qu'est-ce que j'ai dit ?... Il serait tout de même étrange que, venu en justice pour réclamer mon dû, je sois encore...

— Silence !

Pour le coup, il n'y a plus à s'y méprendre, la patience du juge est à son terme. Après avoir cédé à la curiosité, il en est revenu aux règles traditionnelles du débat de bonne compagnie.

— Voyons, madame... Des explications nettes ?

— Eh bien, j'ai fait tout naturellement la connaissance de M. Jules... Il était mon voisin. Je lui dis un jour : « Venez donc passer un moment avec moi après le dîner. Nous sommes seuls dans la vie, l'un et l'autre. Nous unissons nos solitudes. »

— Parfait !

— Mais non. Parce que, tout de suite, je m'aperçois qu'il avait des idées lubriques. Tenez : je lui servais du café, il me tendait sa tasse d'une main, oui, mais de l'autre s'en allait à la découverte.

— Hum ! Hum ! Attention !

— Oh ! je lui en ai fait la remarque.

Et il s'est excusé ! Je passe. Le surlendemain, il me dit, après s'être tenu convenablement toute la soirée : « Imaginez-vous, ma chère, que j'ai oublié ma clé... Impossible de rentrer chez moi ». Je ne pouvais pas le faire coucher sur ma carpe ?

— Vous lui avez offert une place dans votre lit ?

— Je l'avoue. Mais, après avoir pris la précaution de lui faire passer un pyjama très solide.

— Bref, vous en étiez à l'avant-dernier degré des relations intimes... Et c'est là-dessus que vous avez emprunté trois mille francs à cet homme ?

— Emprunté n'est pas le mot. Il vivait toujours avec l'espoir de devenir mon amant. Je lui ai dit : « Les hommes, je les connais. Avant, toutes les promesses du monde... Après : « Au revoir, à la prochaine... » Je suis gênée pour mon terme et mes contributions, prouvez-moi votre attachement... Ensuite, on verra... »

— Et je n'ai rien vu ! Voilà précisément ce que je reproche à Madame, lance, bien malgré lui, le défendeur.

Puis, sentant la gaffe commise, dans une seconde d'indignation trop longtemps comprimée :

— N'ayant jamais eu de relations amoureuses au sens strict du mot, avec cette personne, j'estime que l'opération dont il s'agit n'a été qu'un prêt... J'en demande avec force et conviction le remboursement !

— Circonstances qui dépassent mon entendement, fulmine le juge avec raison.

« Comment, voilà des gens qui se sont déshabillés l'un devant l'autre, la femme connaissant les sentiments de l'homme à son égard... Et on me parle au surplus d'une sorte de marché où il fut question de... Mais, parole d'honneur ! faudra-t-il un jour que le magistrat soit amené à tout voir de ses yeux pour dire s'il y a eu prêt ou règlement d'une passade ?... Vous êtes renvoyés dos à dos, Madame Hélène et Monsieur Jules. Libre à vous de vous retourner sur le pas de la porte. Et vous paierez chacun cinq francs pour le scandale et les frais par moitié... Ah ! mais... »

J. C.

Vous lirez la semaine prochaine la suite de notre remarquable enquête :

**LA SCIENCE EN GUERRE**

contre le crime

par le célèbre technicien américain

**Rex COLLIER**



# DANS LA VILLE AUX CRIMES ÉTRANGES

Vue générale de Hong-Kong.



**H**ONG-KONG, le grand port britannique de la Chine, comptant près de 800 000 habitants, est appelé à juste titre « la ville des crimes étranges ». Possession anglaise depuis 1841, Hong-Kong voit se coudoyer dans ses rues l'occidentalisme le plus moderne et des traditions millénaires. Aussi la police y a-t-elle fort à faire : Il lui faut non seulement pourchasser certains Européens louches qui font des affaires d'or à Shanghai, à Canton, dans la colonie portugaise de Macao et dans le port franc britannique, mais encore démêler des drames mystérieux dont les auteurs sont des Chinois.

**LE SECRET DU TAKI-SATU** C'est ainsi qu'un soir, on découvrit, suspendu comme un polichinelle sur la grille de son jardin, le cadavre de Sir Cyril Barry, chef de la police de Bombay, envoyé en mission à Hong-Kong.

Qui avait pu le tuer ? Et pourquoi ? La réponse n'était pas difficile à donner : Sir Cyril avait combattu avec succès le trafic d'opium à Bombay, et il était venu à Hong-Kong pour mettre la main sur les dirigeants d'une grande bande de trafiquants.

Mais comment Sir C. Barry avait-il été tué ? Son corps ne portait aucune blessure, aucune trace de coups ni de strangulation. — Peut-être est-il mort d'une crise cardiaque ? suggéra un jeune fonctionnaire de la police.

— Et c'est la crise cardiaque qui l'a poussé à escalader la grille ? demanda le vieil inspecteur Belingham. — Il devait être ivre. — Sir Cyril n'a jamais de sa vie été vu ivre, répondit Belingham. — Alors comment expliquez-vous cela ? — Par le taki-satu.

Le taki-satu joue, chez les Chinois, le même rôle que le jiu-jitsu chez les Japonais : c'est une lutte de combat scientifique. On dit que ses prises sont exécutées en tenant entre les mains deux pierres plates ; appuyées au bon endroit sur une artère, ces pierres provoquent l'arrêt instantané du cœur.

Mais, tandis que la méthode nippone est enseignée ouvertement, le système chinois reste secret. Seuls des initiés peuvent l'apprendre et, s'ils divulguent le mystère, ils disparaissent. On a constaté ainsi le décès mystérieux de quelques Chinois venus à New-York et à Londres pour y enseigner le taki-satu.

Les assassins de Sir Cyril Barry ne furent jamais découverts.

**RAJEUNISSEMENT PAR L'ASSASSINAT** Un meurtre avait été commis dans le vieux quartier de Hong-Kong. La victime était

un vieux Chinois fort connu de la police, le nommé Chang-Sien. Il fut trouvé mort un couteau planté dans le dos, gisant dans l'arrière-boutique de sa maison de thé que la police considérait comme un repaire de trafiquants d'opium. Un garçon d'une douzaine d'années fut découvert caché dans la courette, derrière des caisses.

— Que fais-tu là ? lui demanda-t-on. — Je cherche de quoi manger ! Le garçon prétendit tout ignorer de la mort de Chang-Sien et, quand on dut le relâcher après un long interrogatoire, il fallut admettre qu'il pouvait avoir raison et supposer que Chang-Sien avait été tué par un de ses complices, trafiquant d'opium comme lui.

Mais, deux mois plus tard, un crime analogue eut lieu : le cadavre d'un riche Chinois, connu pour sa bonté, ayant été trouvé dans le beau salon de sa demeure. Et, quelques heures auparavant, on avait vu deux garçons de douze à treize ans pénétrer chez le vieux Hsue-Liang, puis en ressortir en courant. Les enfants furent arrêtés, mais déclarèrent avoir rendu visite à l'oncle de l'un d'eux, Feng, cuisinier chez Hsue-Liang.

Interrogé, le cuisinier parla de son grand amour pour son maître, et un médecin anglais de confirmer que ce Feng lui avait semblé très bouleversé lorsqu'il apprit que Hsue-Liang, malade, ne pouvait plus guérir.

Quelques jours plus tard, un ouvrier électricien anglais, fuyant le soleil, s'endormit dans la cave d'une maison chinoise à proximité de laquelle il travaillait. En se réveillant, il vit trois petits garçons chinois serrer une corde autour du cou d'un Chinois agenouillé. L'Anglais voulut se lever, mais aperçut huit Chinois adultes qui surveillaient la scène. Il referma les yeux. Quand les Chinois furent partis en emportant le cadavre, l'Anglais courut à la police centrale.

Belingham déclara alors à ses chefs : — Je vis en Chine depuis vingt-cinq ans, et je connais les gens d'ici. Les trois derniers crimes ont été montés par les mêmes auteurs. Je les découvrirai.

Il écrivit une lettre à son ami à Yokohama, lui demandant de consulter dans la célèbre bibliothèque de cette ville nippone des ouvrages sur les sectes secrètes en Chine.

La réponse vint bientôt. Il existe, disait-elle, en Chine une secte dite de rajeunissement. Quand un homme devient vieux, ceux qui l'aiment ont le devoir de lui épargner une mort pénible. S'ils réussissent à le faire tuer par un enfant, le défunt ne tarde pas à renaître dans une vie meilleure.

Le chef de cette secte, Chek-Li, sur le point d'être arrêté, voulut se faire tuer par son fils. Celui-ci refusa, et Chek-Li se suicida d'un coup de poignard au cœur.

Les garçons-assassins ne furent pas retrouvés. D'ailleurs, Belingham ne les chercha que mollement.

**LA SECTE DES VOLEURS D'ÂMES** A Hong-Kong également, on lutte longtemps contre la secte secrète des

« voleurs d'âmes ». Ces Chinois alliaient les préjugés les plus primitifs aux moyens techniques les plus modernes. La secte des voleurs d'âmes enseignait depuis des siècles qu'en saignant un homme et en s'injectant son sang on lui prenait son âme et doublait ainsi la durée de sa propre vie. La secte de Hong-Kong, dirigée par un médecin fou, le Chinois chrétien Pierre Laa, appliquait dans ses procédés les nouvelles découvertes de la médecine. Laa chloroformait ses victimes et opérait comme s'il s'agissait d'une transfusion sanguine. Le malheureux était ainsi saigné à blanc, vidé de tout son sang, car Laa avait beaucoup de « patients ». Appréhendé, le médecin fou fut envoyé dans une maison d'aliénés où il s'ouvrit les veines et en mourut. Les membres de sa secte, jugés pour complicité dans onze meurtres, furent condamnés à quinze et vingt-cinq ans de travaux forcés.

Voilà pourquoi on appelle Hong-Kong la ville des crimes étranges.

ANDRÉ-G. BLOCK.

Un garçon d'une dizaine d'années fut découvert caché dans la courette, derrière des caisses.



# MEURTRE DANS LES ALPES



ASZLO GANDY et sa femme Isa escaladaient péniblement un pic abrupt dans les montagnes du Tyrol. — Encore un petit effort, chérie, dit Laszlo à sa femme, et nous aurons atteint le sommet. La vue qui s'ouvre de là sur les Alpes nous récompensera de nos peines.

Isa serra la main de son mari et murmura : « Avec toi, j'irais partout ! »

Une demi-heure plus tard, Gandy et sa femme atteignirent une petite plate-forme. Un précipice s'ouvrait à leurs pieds et leur regard errait au loin, au-dessus des cimes aux neiges éternelles.

— Ça doit te changer de Budapest et de tes paperasses d'avocat, dit enfin Isa, après un long silence, c'est beau ici, on se sent devenir meilleur.

Laszlo mit la main autour de la taille de la jeune femme. Soudain, Isa sembla perdre l'équilibre. Elle voulut s'agripper à la corde, mais Laszlo l'avait détachée. Avec un cri déchirant, Isa tomba dans le précipice.

Gandy écouta pendant un moment ; n'entendant pas le bruit de la chute, il haussa les épaules et commença la descente.

Deux cents mètres plus bas, l'avocat retrouva les quatre amis qui avaient entrepris l'ascension avec eux, mais qui ne voulurent pas monter au sommet.

De loin, Laszlo leur cria, en prenant un air hagard : — Malheur ! Malheur ! Anna est tombée dans le précipice. Descendons vite chercher du secours.

— Pourquoi descendre ? dit l'un des excursionnistes. Cherchons-la nous-mêmes ! Laszlo accepta cette proposition, encore que sans enthousiasme apparent. Les cinq hommes grimpèrent. Soudain, l'un d'eux s'écria :

— Je la vois, là, au fond, elle vit, elle s'est accrochée à une roche pointue.

Laszlo ne parut pas aussi joyeux qu'on aurait pu s'y attendre.

Après trois heures d'efforts, Anna fut dégagée et sauvée. Le choc avait été rude, mais aucun membre n'était cassé.

Ramenée à l'hôtel, Anna s'alita. Laszlo s'empressant autour d'elle, elle murmura, confuse :

— Mon chéri, mon chéri, je suis coupable envers toi ! — Coupable ?

— Oui, j'avais eu l'impression que tu m'avais intentionnellement bousculée devant le précipice.

Il l'embrassa : — Tu es bouleversée, mon amour, dors, repose-toi.

— Je ne pourrai pas m'endormir avec cette vision de ma chute devant les yeux. — Prends alors cette potion calmante. Et il lui donna un verre de liquide pêle et insipide.

Le docteur vint le lendemain. Gandy l'accueillit au seuil de la chambre et lui dit :

— Ma femme dort. Ne pourriez-vous pas revenir plus tard ? — Volontiers, répondit le docteur.

Quand il revint le lendemain matin, Anna était morte.

Le docteur entra dans la chambre. Il remarqua, malgré l'obscurité, des traces rouges sur le cou de la morte. Était-ce par suite de la chute ? Et puis, le visage ne portait-il pas des signes d'empoisonnement ?

L'affaire était étrange. Le docteur dit : — Je descends dans le hall pour écrire le certificat de décès.

En réalité, il alla téléphoner à son ami le commissaire de police.

Arrêté, Laszlo Gandy ne perdit pas son calme : — Vous jouez aux Sherlock Holmes, dit-il au commissaire et au docteur, dans l'espoir qu'on parlera de vous dans la grande presse. Dès demain, je serai libre et je vous poursuivrai.

Mais on établit vite qu'Anna avait été empoisonnée et que son mari l'acheva en l'étranglant.

Pourquoi Gandy avait-il assassiné sa jeune femme ? L'enquête révéla le motif du crime : l'avocat avait de grosses dettes et il avait émis à Budapest plusieurs chèques sans provision. Gandy prit alors une double assurance sur la vie pour lui et pour sa femme, puis se rendit au Tyrol pour y mettre en scène son crime.

L'avocat-assassin fut condamné à mort.

B. ANDRÉ.

# LES « TERREURS » DU TÉNAO

BAUSOLEIL

(De notre envoyé spécial.)

**Q**ui donc aurait pu imaginer qu'un pareil drame devait se dérouler, un jour, dans le paisible quartier du Ténao, à Beausoleil, quartier composé de tranquilles et coquettes villas, la plupart entourées de terrains cultivés ?

Pour accéder au quartier du Ténao, le promeneur doit quitter le centre de la ville et emprunter le boulevard Guynemer qui va rejoindre la route de la Moyenne Corniche.

C'est à trois cents mètres environ avant d'arriver à la fin du boulevard que commence un petit chemin à pente rapide : la villa « Le Coq ».

La villa du drame...

Elle est toute blanche, mais, près de la porte d'entrée, est peint un coq multicolore.

D'où son nom.

◆ ◆

La villa « Le Coq » appartient à M<sup>lle</sup> Agnès Miseria, qui occupe le premier étage : au rez-de-chaussée, ses parents, M<sup>me</sup> et M. Guillaume Miseria, entrepreneur de maçonnerie, et son frère, Paul Miseria, âgé de dix-neuf ans.

Pouvait-on rêver famille plus unie ?

Dans le quartier du Ténao, on parlait d'eux en ces termes :

— Sont-ils braves !  
— Et complaisant !  
— Jamais ils ne refusent un service.  
— Et ils sont gentils, le petit et la petite.

— Oui, mais nous n'avons plus beaucoup à les voir.

— Pourquoi donc ?

— Dame ! ils ne vont pas tarder à se marier et bien sûr qu'ils iront s'installer, l'un et l'autre, dans un quartier plus luxueux.

— Il est pourtant beau, le Ténao.

— Pour ça !...

Ainsi tout le monde disait d'Agnès et de Paul Miseria et de leurs parents, M<sup>me</sup> et M. Guillaume Miseria.

Tout le monde.

Sauf Félix Tiranelli !

Qui, lui, au contraire, avait voué une haine féroce aux Miseria.

Pour les raisons que voici :

Il y a quelques années, M<sup>lle</sup> Agnès Miseria avait loué une sorte de bicoque aux époux Félix Tiranelli, lui âgé de trente-huit ans, elle née, à Monaco, Marie-Pauline Rebecco, le 31 décembre 1902.

Tout de suite, les amis et les amies de M<sup>lle</sup> Agnès Miseria tentèrent de lui faire comprendre ses torts :

— Il ne fallait pas louer à des gens pareils !

— Et pourquoi pas ?

— Ce sont de mauvais payeurs.

— Vous croyez ?

— Naturellement. Ils ont des dettes partout. Renseignez-vous.

— J'ai loué à terme échu, je verrai bien.

— Vous verrez que c'est nous qui avons raison.

Trois mois s'écoulèrent.

Et le terme ne fut pas payé.

— Je ne dois rien pour cette fois-là ni pour la prochaine fois non plus, déclara Félix Tiranelli à sa propriétaire.

— Dites-moi plutôt la raison ?

— Voilà : votre père m'a engagé plusieurs fois en qualité de maçon et ne m'a pas payé. Alors, je me paie moi-même.

— Vous auriez pu le dire plus tôt.

— Je pensais que votre père me réglerait rapidement.

— C'est bon.

Généreuse, M<sup>lle</sup> Agnès Miseria patienta encore six mois, puis, estimant sans doute que trois trimestres gratuits de location représentaient certainement plus que les prétendues journées de travail — car son père, M. Guillaume Miseria, assurait qu'il avait bien tout payé depuis longtemps — elle alla trouver Félix Tiranelli.

— Etes-vous décidé à me payer aujourd'hui ?

— Non.

— Pourquoi ? On ne vous doit plus rien, j'espère.

— D'accord ! Seulement, je n'ai pas d'argent.

Une seconde fois, la jeune propriétaire s'en aila en disant :

— C'est bon.

Mais avec cette diffidence qu'elle confia ses intérêts à un avoué et que l'affaire était bientôt portée devant les tribunaux.

A partir de ce moment, la vie devint impossible à la villa « Le Coq ».

En effet, tous les prétextes étaient bons aux époux Tiranelli pour provoquer la famille Miseria, les couvrant d'injures, jetant des pierres contre leurs fenêtres, menaçant du poing les deux femmes lorsque celles-ci allaient faire leurs commissions.

L'entrepreneur de maçonnerie demanda l'appui des gendarmes qui sermonnèrent vertement, à diverses reprises, les acariâtres Italiens.

Rien n'y fit.

A chaque fois, injures et menaces pleuvaient de plus belle sur la villa « Le Coq ».

jamais subi de sévices, mais que, au contraire, c'est elle qui avait jeté des pierres sur la propriétaire de ses parents.

D'ailleurs, les trois témoins entendus à la suite de cette plainte furent formels et fournirent les plus mauvais renseignements sur la plaignante et sur son mari.

Le mois suivant, c'est-à-dire en avril 1938, on vit la femme Tiranelli menacer M<sup>me</sup> Guillaume Miseria avec un revolver et lui criant :

— On vous aura bientôt, vous et les autres.

jetée à terre, piétinée et blessée à l'oreille gauche et à la main droite à coups de serpe.

La femme Tiranelli fut condamnée légèrement.

Mais encore trop à son gré.

◆ ◆

On avait tellement peur des Tiranelli, à la villa « Le Coq », que M<sup>me</sup> Guillaume Miseria n'osait plus, seule, traverser son jardin ou se rendre à son poulailler qui fait face à la porte de la bicoque des Italiens.

Le jeudi 27 avril, cependant, profitant de ce qu'un de ses voisins, M. Roba, se trouvait près dudit poulailler, elle sortit pour aller donner quelque nourriture à ses poules, pensant que, devant témoin, Tiranelli n'oserait pas la prendre à partie.

C'était mal le connaître !

Dès qu'il vit M<sup>me</sup> Guillaume Miseria, l'irascible locataire bondit hors de chez lui et s'écria :

— J'en ai assez de vous ? A vous de choisir : de l'argent ou du sang.

Effrayée, M<sup>me</sup> Guillaume Miseria rentra aussitôt et, le lendemain, se garda bien de s'occuper de sa basse-cour.

Que fallait-il faire ? Que fallait-il faire ?

M<sup>me</sup> Roba, venue rendre visite à sa voisine, lui proposa de s'occuper elle-même des poules.

— A moi, expliqua-t-elle, « ils » n'oseraient rien me dire.

Encore une erreur. A peine la voisine complaisante était-elle dans le poulailler que Félix Tiranelli arrivait, armé d'un bâton et ordonnait :

— F... le camp de là, ou je vous assomme.

Que pouvait faire M<sup>me</sup> Roba, sinon se retirer ?

La journée débutait mal.

Le drame était imminent.

◆ ◆

Vers 13 h. 30, M<sup>me</sup> Guillaume Miseria, qui se trouvait dans son jardin, eut la surprise de s'entendre appeler par les Tiranelli :

— Oh ! madame Guillaume, venez un peu, nous avons à vous parler.

— Que me voulez-vous ?

— Vous parler, tout simplement.

Ayant entendu ses locataires interpellés sa mère, M<sup>lle</sup> Agnès Miseria sortit de chez elle et leur dit :

— Je vous prie de laisser maman tranquille.

Très calmement, Félix Tiranelli répondit :

— Mais nous ne voulons aucun mal à votre mère, pas plus qu'à vous d'ailleurs. C'était pour prendre un arrangement.

Sans méfiance, M<sup>lle</sup> Agnès traversa l'étroit passage et pénétra dans la bicoque des Tiranelli.

La malheureuse ! A peine était-elle entrée qu'un formidable coup de bâton lui ouvrait une large plaie sur la tête et qu'un second coup lui fracturait la main droite en deux endroits, tandis qu'elle tentait de se protéger.

Pendant ce temps, M<sup>me</sup> Guillaume Miseria qui tentait de protéger sa fille recevait quelques coups du couteau dont s'était emparée la femme de la « terreur ».

— Au secours ! cria la victime.

Dehors, Paul Miseria, employé à l'Hôtel du Cap-Martin, mais de congé ce jour-là, s'occupait à des travaux de jardinage.

— Au secours !

En reconnaissant la voix de sa mère, Paul Miseria bondit chez les Tiranelli.

Bientôt, ce fut une mêlée générale, chacun perdant plus ou moins son sang en abondance.

Et, soudain, on entendit Félix Tiranelli dire à sa femme :

— Marie, va me chercher mon revolver.

La furie passa aussitôt dans la chambre voisine, revint en tenant l'arme à la main, visa froidement Paul Miseria et tira.

— Tiens, voilà pour toi !

Le jeune homme s'écroula.

La scène qui suivit fut odieuse.

Tandis que les deux femmes tentaient de transporter le blessé dehors, les Tiranelli continuaient de les frapper avec tous les objets qui leur tombaient sous la main.

M<sup>me</sup> Miseria, affolée, gémissait :

— Vous venez de tuer mon enfant, laissez-moi l'emporter.

Et la meurtrière de ricaner :

— Eh ! on ne te l'a pas tué, ton fils, va !

Finalement M<sup>me</sup> Miseria et sa fille purent emmener Paul jusque chez eux et, quelques minutes plus tard, grâce à un coup de téléphone donné par M. Roba, une ambulance venait prendre les trois blessés pour les conduire à l'hôpital.

Des points de suture furent faits à M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Miseria qui purent bientôt regagner la villa « Le Coq ».

Quant à Paul Miseria, son état était désespéré : la balle était entrée à la base du crâne, sous l'oreille droite, avait traversé le cerveau et s'était si mal logée que toute tentative d'extraction impliquait la mort de la victime.

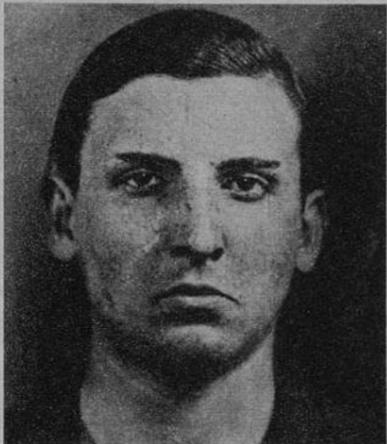
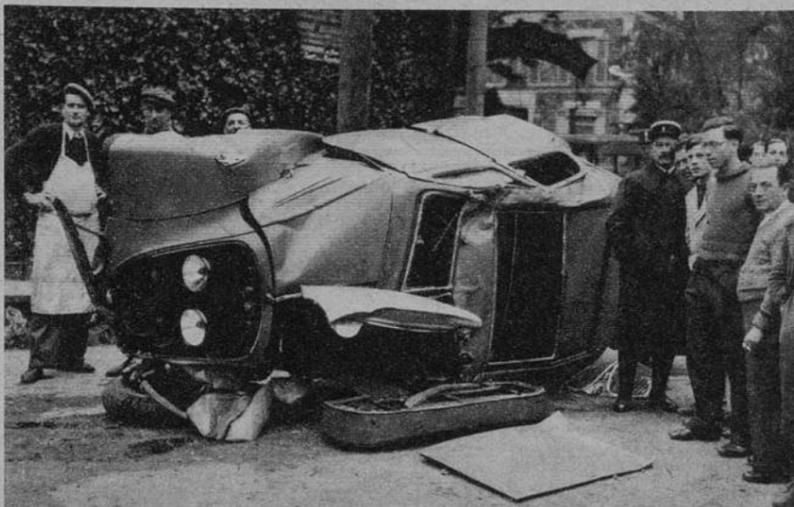
Celle-ci survécut de longues heures cependant et ce n'est que tard dans la soirée qu'elle rendit le dernier soupir après une douloureuse agonie.

(Suite page 14.)

GEO GUASCO.

13

## GANGSTERS DE LA ROUTE



Les « gangsters de la route » qui avaient commis nombre d'agressions nocturnes dans la banlieue et la grande banlieue parisienne sont désormais hors d'état de nuire. Grâce au courage du gendarme Delage, de Saint-Cloud, un des bandits, Sevestre, a été tué, les deux autres arrêtés. De haut en bas : l'auto des bandits avait capoté (Nyt) ; Jacques Sevestre, le gangster tué (à gauche) (F. P.) ; Pierre Véron, qui est sous les verrous (à droite) (Nyt) ; le gendarme Delage (à gauche) montrant le revolver de Sevestre à l'un de ses collègues (F. P.).

— J'ai bien peur que tout cela ne tourne mal, disait-on dans le voisinage.

— Ça ne m'étonnerait pas.

— Avec des gens comme les Tiranelli, capables de tout, il faut savoir être sur la défensive.

— Moi, à la place des Miseria, je me méfierais.

Hélas ! les Miseria ne se méfiaient pas. Ou pas assez.

◆ ◆

Et puis les faits allèrent s'accroissant :

En mars 1938, la femme Tiranelli déposa une plainte contre sa propriétaire, M<sup>lle</sup> Agnès Miseria, l'accusant d'avoir battu sa fille, Mathilde, âgée de douze ans.

Or, l'enquête révéla bien vite que non seulement la jeune Mathilde n'avait

Peu à peu, la terreur s'installait au Ténao et ce n'est plus qu'à voix basse qu'on osait encore parler des époux Tiranelli.

— Je vous disais bien qu'ils étaient capables de tout.

— Comment s'en débarrasser ?

— Il faudrait un prétexte.

— Lequel !

— Ça...

— Et puis, il serait peut-être plus prudent de s'en débarrasser avant qu'ils aient tué quelqu'un.

C'est qu'ils songeaient vraiment à tuer, les Tiranelli, ils songeaient à tuer.

On n'allait pas tarder à s'en apercevoir.

Un an écoulé, à peu près.

Car c'est en mai 1938 que M<sup>me</sup> Guillaume Miseria déposait une plainte contre Marie-Pauline Tiranelli qui l'avait agressée,

# Drame au Quartier Latin

**C**'EST Nadia !  
Et la rumeur, comme une folle, courut de bouche en bouche les vieilles rues de la montagne Sainte-Geneviève, grouillante de tout un peuple de besogneux et d'oisifs, pour mourir aux terrasses des cafés du Boul'Mich.

— C'est Nadia !  
Étonnement des uns, indifférence des autres, regrets pour certains. Enfin le fait était là, Nadia, la belle Nadia brûlante de vie, aux cheveux d'acajou, n'était plus qu'un cadavre et quel cadavre ! Celui de la « poussette » de la rue Jean-de-Beauvais, après le cadavre dans le sac de la rue de la Chapelle et le cadavre dans la malle de la rue Saint-Honoré.

Son logeur venait de la reconnaître. A l'inspecteur qui lui tendait une photo, il avait répondu :

— C'est Nadia !  
Je dois d'avouer que j'ai vu deux photos de Nadia... celle de Nadia morte, celle du cadavre de la rue Jean-de-Beauvais avec laquelle les inspecteurs de la police judiciaire se promenaient pour tenter d'identifier l'inconnue et une autre photo découverte depuis, une photo représentant Nadia souriante, fardée, fraîchement pomponnée, une épreuve ressemblant à la Nadia que l'on devait connaître lorsqu'elle se rendait à un rendez-vous galant, une pose qu'elle avait dû offrir à plus d'un tendre ami.

Eh bien ! c'est à voir les traits de la même personne ainsi fixés les uns avant la mort et les autres dans la pâleur du décès que l'on peut deviner quelles sont parfois les difficultés rencontrées à identifier un inconnu.

Jamais, dans la photo de la morte, il n'était possible de retrouver la frimousse jolie et amusante de la « petite alliée » du quartier latin.

Et, si son logeur de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève n'avait pas déjà remarqué l'absence anormale de sa locataire, il n'aurait certes pas fait l'effort de reconnaître dans la morte, marbrée, échevelée, à la bouche pendante, son habituelle et souriante pensionnaire.

Mais là n'est pas le drame. L'affaire ne prend que plus de relief avec le recul du temps et maintenant qu'elle a livré tout son secret.

□ □

Trois heures du matin donc, l'autre nuit, rue Jean-de-Beauvais.

Un cuisinier, Misset, et un garçon de café, Tissier, regagnent de concert leur domicile.

— Tiens ! fait l'un.  
— Drôle de clochard ! reprend l'autre.  
Si le coin est envahi par les malheureux de la Maub' qui couchent à la belle étoile, du moins ces déshérités recherchent-ils dans le quartier, pour s'envelopper dans la couverture et dormir quelques heures, l'abri d'une porte cochère ou le recoin de deux vieilles maisons.

Là ! Le clochard s'était étendu au long du ruisseau du trottoir, à l'abri de rien.

Les deux hommes avancèrent.  
Le clochard était pour le moins singulier à la lueur d'un réverbère tout proche.

De sa couverture dépassaient une tête et deux mains.

Une tête de femme ! Des mains aux ongles faits !

Une clocharde aux ongles vernis ! Ça ne s'était encore jamais vu !

Ils se penchèrent, secouèrent la dormeuse... C'était un... morte, encore toute chaude !

Il y avait du sang qui avait coulé.  
Le cadavre était simplement roulé dans un tapis de table. Pas bien loin avait été abandonnée une poussette d'enfant qui avait dû servir au transport du corps.

Cinq heures du matin sonnaient à un clocher du voisinage que déjà le commissaire du quartier, le commissaire divisionnaire Roche, de la Police Judiciaire, l'inspecteur principal Goret et une vingtaine d'autres policiers se penchaient déjà sur cette nouvelle énigme.

Selon les méthodes appliquées depuis peu de temps par les services de police parisiens, le mystère ne devait pas résister plus de quarante-huit heures aux investigations menées tambour battant.

Il en avait été ainsi pour l'assassiné dans la malle de la rue Saint-Honoré, il en avait été ainsi du cadavre dans le sac. Il en sera également ainsi de la femme dans le tapis de table...

Tout d'abord le crime ne fit pas de doute. — Cette malheureuse a été assassinée et le mobile du crime est le vol, affirmait-on.

La preuve, on l'avait : les lobes des oreilles étaient arrachés, déchiquetés, sanglants.

Quelles auraient été les raisons de ces douloureuses et inutiles blessures si le coupable, dans sa précipitation, n'avait pas

cherché et réussi à arracher aux oreilles de sa victime quelques bijoux qu'il croyait de valeur ?

C'était là l'exemple d'une déduction on ne peut plus logique.

Eh bien ! c'était l'exemple aussi d'une logique qui ne correspondait pas du tout à la réalité.

On avait simplement opéré une saignée sur la malheureuse pour s'assurer qu'elle avait bien cessé de vivre !

Mais n'anticipons pas.

□ □

Le cadavre est découvert à 3 heures du matin.

A 16 heures, l'inspecteur Bertrand, découvre l'hôtelier de la morte, le patron d'un petit hôtel de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, avec débit au rez-de-chaussée. La morte est identifiée, c'est Renée Bourdon, dite la belle Nadia.

A 19 heures, le propriétaire de la poussette se fait connaître. C'est un chiffonnier logeant dans la même rue, un certain Richard à qui la voiturette a été volée peu de temps avant que le cadavre ne soit découvert.

Le lendemain, les responsables de la mort de la belle Nadia sont connus, ce sont deux autres chiffonniers, le couple Pérot, demeu-

Le cadavre de M<sup>me</sup> Bourdon, née Renée Provost, dite Nadia, photographié à l'Institut médico-légal. (Nyt.)



Voici la voiture d'enfant sur laquelle Pérot transporta le cadavre. (Lapi.)



Le chiffonnier Marcel Pérot chez qui est morte Nadia. (Lapi.)

rant en mansarde, 34, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, toujours et encore.

La nuit venue, ils passent aux aveux complets.

Cela ressemble à une chasse à la vérité, comme il y a des chasses à l'homme.

On ne peut guère agir avec plus de célérité.

L'affaire est désormais entre les mains d'un juge d'instruction et M. Roches a pu regagner son bureau, quai des Orfèvres, en

attendant qu'on lui présente une nouvelle énigme à résoudre.

Mais l'émoi ne s'est pas calmé sur la rive gauche... On parle encore de la disparition de Nadia. Qui était cette femme ? Son roman ? Ses amours ?

□ □

Nadia... trente-deux ans... un sourire prometteur... dans le regard comme un espoir insatiable de gourmandise... la gourmandise de plaisirs d'ici-bas...



le quartier latin, cette pépinière de fraîche jeunesse.

Jamais assouvie, toujours brûlante, il lui faut encore et toujours plus de plaisirs.

Au fait, ces étudiants sont-ils vraiment pervers ? Même pas.

Nadia s'est promis des régals d'une originalité plus grande.

Là-bas, derrière le Panthéon, au haut de sa rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, existe un bal de curieuse réputation.

Les prêtresses de Lesbos y fréquentent. Elle devient une des habituées.

Elle se drogue aussi un peu...

Nadia n'a plus rien à espérer... Qu'elle ne s'écoeure pas trop vite de tous ces plaisirs avant que ne sonnent les premiers printemps de sa vieillesse et de sa lassitude.

Mais le sort ne lui laissera pas le temps de regretter sa folie... la folie de ses sens.

Depuis quelques semaines, elle est plus sombre.

— J'ai peur d'être enceinte ! Nadia la lesbienne enceinte !

Elle n'en est pas très certaine, mais la chose remonterait à trois mois déjà.

Il lui faut être fixée !

Il serait trop simple d'aller à l'hôpital... Elle préfère écouter les avis d'un gynécologue amateur, en l'occurrence le chiffonnier Pérot.

Oh ! Simple examen et non pas manœuvres abortives.

Mais Nadia est émue, émue, et nerveuse. Elle est à une de ces secondes où l'hystérie provoque des crises...

L'examen est à peine commencé qu'elle hurle, est secouée de soubresauts violents. Son cœur ne résistera pas à cette épreuve nerveuse. Dans un spasme, elle rend le dernier soupir. Pérot s'affole.

Pérot, la nuit venue, vole la poussette de son collègue Richard et on sait la suite.

Telle est la fin de la belle Nadia... et, pour être cruelle et inutile, puisse-t-elle rappeler à certaines qu'il est plus raisonnable de rêver en faisant la vaisselle et de rester la femme d'un brave serrurier.

PHILIPPE ARTOIS.

## Les « Terreurs » du Ténao

(Suite de la page 13.)

Pendant ce temps, les époux Tiranelli, interrogés séparément par les gendarmes, fournissaient une version du drame pour le moins originale :

— La famille Miseria, dirent-ils l'un et l'autre, nous ont attaqués sans aucune provocation de notre part. Nous n'avons jamais eu de revolver, mais Paul, lui, en avait un, dont il nous menaçait. C'est en essayant de détourner sa main que le coup est parti.

Une rapide enquête réduisit à néant les racontars des Tiranelli : la femme n'avait-elle pas, l'année dernière, menacé de son arme M<sup>me</sup> Guillaume Miseria, et celle-ci n'avait-elle pas été se plaindre à la gendarmerie ? D'autre part, plusieurs voisins virent à diverses reprises l'Italien ou sa femme en possession d'un revolver.

D'ailleurs les renseignements recueillis sur les Tiranelli par la maréchaussée, et que voici, prouvent qu'ils avaient bien mérité leur surnom de « terreurs » :

Félix Tiranelli, qui était jadis jardinier à la S. B. M., avait été renvoyé de cette Administration à la suite de menaces lancées à l'adresse de son contremaître.

A Roquebrune-Cap-Martin, il eut de graves disputes avec son propriétaire.

Plus tard, jardinier au château de Saint-Roman, il entra en conflit avec sa patronne qu'il effrayait en jouant avec un fusil. Ne pouvant se débarrasser de ces importuns, cette dernière vendit sa propriété.

Au Ténao, les époux Tiranelli menacèrent plusieurs fois M<sup>me</sup> et M. Roba, également locataires de M<sup>lle</sup> Agnès Miseria.

Un autre locataire, M. Zagoni, plusieurs fois menacé d'un fusil, prit le sage parti de quitter la villa « Le Coq » et le quartier.

Félix Tiranelli effraya également avec son fusil une autre voisine, M<sup>me</sup> Maillan.

Le 10 novembre 1935, un habitant du quartier, M. Materassi, et sa nièce, M<sup>lle</sup> Luciano, déposèrent une plainte contre lui pour coups et blessures.

Et combien d'autres qui, eux aussi, avaient été menacés, mais n'avaient pas osé se plaindre par crainte de représailles.

□ □

Maintenant Félix et Marie-Pauline Tiranelli ont été délégués au Parquet de Nice et incarcérés.

Le paisible quartier d'où l'on jouit d'une vue admirable d'un côté sur Monaco et la mer, de l'autre sur la montagne majestueuse, ce paisible quartier respire enfin, débarrassé de ces deux êtres sans scrupules qui terrorisaient tous les habitants.

Mais, hélas ! couchée dans son lit, la tête couverte de bandages, une mère pleure sans arrêt le fils chéri qu'elle ne reverra plus, cependant que son mari et sa fille, dont la douleur est aussi grande, essaient vainement de lui redonner du courage.

Les « terreurs » du Ténao ont tenu leur promesse.

G. G.



POLICIÈRES POLONAISES

APRÈS bien d'autres capitales, la Direction de la Police à Varsovie a décidé de faire appel à des femmes, embri-gadées et revê-tues d'un uniforme, pour remplir cer-taines missions de salubrité publique, comme la protec-tion des femmes dans la rue, la surveillance des enfants isolés, la répression des délits commis par les filles de mau-vaie vie. On a l'air de prendre très au sérieux cette expérience, mais gageons que des Français, ren-contrant sur leur route d'aussi sédui-santes policières, rêveraient de se faire arrêter par elles.

(R.)

## LE RELIEUR de "POLICE-MAGAZINE"

GARDEZ AVEC SOIN VOS NUMÉROS EN UTILISANT NOTRE RELIEUR  
Établi pour contenir 52 numéros et dans lequel les journaux sont fixés sans être ni collés ni perforés. Les fascicules ainsi reliés s'ouvrent complètement à plat. Ils peuvent être ENLEVÉS et REMIS à volonté.  
Prix :  
En vente à nos bureaux..... 14 fr. 50  
Envoi franco : France..... 17 fr. Étranger..... 21 fr.  
Adresser commandes et mandats à l'Administration de "POLICE-MAGAZINE"  
3, rue Taitbout, PARIS (IX<sup>e</sup>). AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT.

### Un métier lucratif

Il existe une multitude de mendiants professionnels et de faux infirmes qui abusent honteusement de la charité publique, privant les véritables pauvres et d'indiscutables victimes du sort des ressources pouvant leur être offertes.

En Italie, le métier de mendiant semble assez lucratif si on en juge par Giacomo Spinelli, mendiant milanais bien connu, qui vient de mourir, en laissant un magot de trente mille lires.

En Espagne, avant la guerre civile, il n'était pas rare de voir un mendiant se retirer après avoir exercé une dizaine d'années son fructueux métier et vivre ensuite paisiblement de ses rentes.

Mais le cas le plus typique du mendiant professionnel nous est donné par un journal britannique :

Un avocat de Brighton, sous prétexte de « voyages d'affaires » s'absentait trois ou quatre fois par an et revenait régulièrement de France, les poches pleines et le portefeuille bien garni. Il mendiait principalement à Paris, à Vichy et à Marseille.

Le pot aux roses fut découvert lorsqu'à la suite d'une discussion il fut assassiné, dans la banlieue marseillaise, par deux autres mendigots qui le dévalisèrent.

Outre ce qui lui fut dérobé, le faux mendiant laissa à ses héritiers une fortune évaluée à près de soixante mille livres.

Vivez le plus possible

"AU GRAND AIR"

en suivant les conseils de la revue de camping

AU GRAND AIR

QUI PARAÎT TOUS LES JEUDIS

12 PAGES GRAND FORMAT 1 fr. le N°

AVENIR dévoilé par la célèbre voyante M<sup>me</sup> MARYS, 16, r. de Monceau, Paris-8<sup>e</sup>. Envoyer prén., date nais., 15 fr. mand. (10 à 19 h.)

### ÉCOULEMENTS TARIS

**PAGÉOL** ENVOI GRATUIT  
**RAJEUNIT** d'un modèle d'essai  
**LA PROSTATE** Ecrite Service N° 7, PO.  
4 capsules par jour  
CHATELAIN, 2, rue de Valenciennes, Paris

## Contre les Fraudeurs

ON était sévère, autrefois, contre les fraudeurs alimentaires. C'est ainsi que Louis XI mit en vigueur l'ordonnance suivante qui n'est autre que l'ancêtre de l'article 419 du Code pénal :

« A tout homme qui aura vendu du lait mouillé sera mis un entonnoir dedans la gorge et ledit lait mouillé sera entonné jusqu'à temps qu'un médecin ou un barbier dise qu'il n'en peut, sans danger, avaler davantage ».

Pour les fraudeurs de beurre, il était dit : « Tout homme qui aura vendu du beurre contenant navets, pierres ou autre chose, sera bien curieusement attaché à notre pilori. Puis ledit beurre sera rudement posé sur sa tête et laissé tant que le soleil ne l'aura pas entièrement fait fondre. Pourront les chiens le venir lécher et le même peuple l'outrager par telles épithètes diffamatoires qu'il lui plaira (sans offense de Dieu, ni du roi). Si le soleil n'est assez chaud, le délinquant sera exposé dans la grande salle de la geôle devant un beau, gros et grand feu où tout un chacun pourra venir le voir ».

Cette coutume devait probablement exister également dans d'autres pays et c'est d'elle que, sans doute, provient l'habitude qu'ont les Allemands de dire, encore de nos jours, en parlant d'une personne n'ayant pas la conscience tranquille : « Er hat Butter auf dem Kopf ! » (Il a du beurre sur la tête).

Quant aux fraudeurs d'œufs, ils étaient punis avec un certain humour :

« Tout homme qui aura vendu œufs pourris et gâtés sera pris à corps et exposé sur notre pilori. Lesdits œufs seront abandonnés aux petits enfants qui, par manière de farce et joie, s'ébattraient à les lui lancer sur le visage pour faire rire le monde ».

De nos jours, on se montre vraiment trop généreux envers les fraudeurs qui, commettant de véritables attentats contre la santé publique, devraient être châtiés avec la plus extrême sévérité.

Chaque demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 fr. 65

### AUJOURD'HUI PARAÎT



50 cmes le Numéro

Vient de paraître :

Docteur PRÉVOST de la Faculté de Médecine de Paris

2<sup>e</sup> ÉDITION (1<sup>re</sup> édition entièrement épuisée)

# L'AMOUR SECRET

Le plus intéressant, le plus complet

des OUVRAGES RÉALISÉS sur LA VIE SEXUELLE

Le Volume : 30 francs

EXCLUSIVITÉ HACHETTE

ÉDITIONS GÉNÉRALES DE PARIS, 171, rue du Faubourg-Poissonnière, PARIS-9<sup>e</sup>

### LES NOUVEAUX ARTICLES D'HYGIÈNE "INVISIBLES"



EN PUR "LATEX" AMÉRICAIN GARANTIS 5 ANS

sont absolument

### Indéchirables !

N°	Désignation. Qualité.	la Dz	les 3 Dz
100	IVOIRE, fin.	16 fr.	45 fr.
101	VELOUTÉ, extra-fin.	18	51
104	PELURE, superfin.	24	69
114	LATEX, invisible.	28	78
106	SOIE CHAIR, lavable.	35	99

Il n'est jamais envoyé moins d'une Dz du même N°

RECOMMANDÉ : le n° 114 « LATEX » invisible, d'une extrême finesse, mais indéchirable, et le n° 106 « SOIE CHAIR » lavable (sécurité).

CATALOGUE illustré en couleur (20 pages de photos) de tous articles intimes pour dames et messieurs avec renseignements et prix.

ENVOIS rapides, recommandés en boîtes cachetées, sans aucune marque extérieure. (Discretion absolue garantie.)

PORT : France et Colonies : 2 fr. Étranger : 5 fr.

Contre remboursement (sauf étranger) : 3 fr.

PAIEMENTS : par mandats-poste à la maison.

**BELLARD - P. THILLIEZ**

HYGIÈNE

55, Rue Notre-Dame-de-Lorette, PARIS-9<sup>e</sup>

Maison de confiance, la plus ancienne, la plus connue.

Magasins ouverts de 9 à 19 heures (vente discrète).

Même maison : 24, Faug. Montmartre (boul.).

POLICE - MAGAZINE

Direction - Administration - Rédaction  
3, rue Taitbout, PARIS (IX<sup>e</sup>)

Téléph. : Taitbout 59-68. — Compte Ch. Post. 259-10. R.C. Seine 64-345.

Le Gérant : A. BESNARD.

### ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

FRANCE	Un an (avec prime) ...	75 fr.
	Un an (sans prime) ...	60 fr.
	Six mois (sans prime) ...	35 fr.
ÉTRANGER	Un an ...	73 fr.
	Six mois ...	37.50

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.

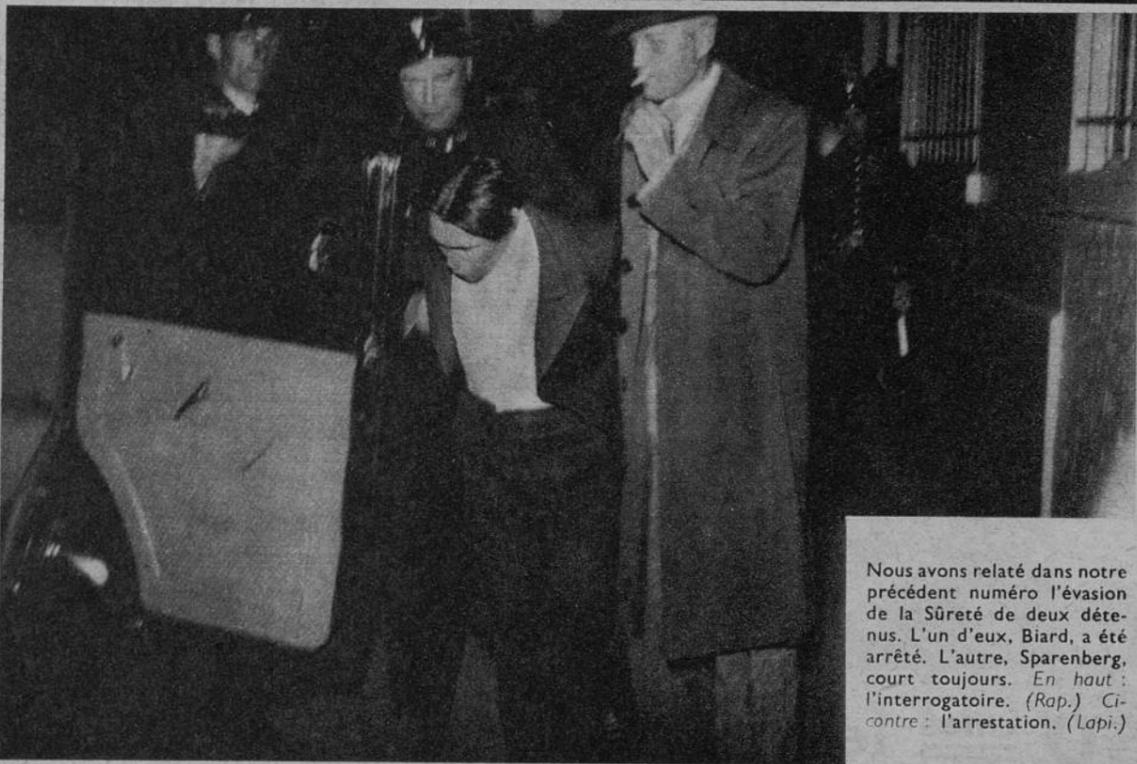
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 11 fr. pour un an et 5 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

3642-5-39. — IMP. CRÉTÉ, CORBEIL (S.-ET-O.)

# POLICE MAGAZINE



Michel Poulain s'habille en femme... Si la loi interdit aux femmes de s'habiller en homme, elle est muette en ce qui concerne... le contraire ! Michel Poulain, trouvant sa photo (en femme toujours !) dans une revue audacieuse, poursuit le directeur de la revue en référé. Il n'a pas obtenu satisfaction. Son arrivée en élégant tailleur au tribunal a fait sensation. (Lapi.)



Nous avons relaté dans notre précédent numéro l'évasion de la Sûreté de deux détenus. L'un d'eux, Biard, a été arrêté. L'autre, Sparenberg, court toujours. En haut : l'interrogatoire. (Rap.) Ci-contre : l'arrestation. (Lapi.)



Edward Gardère, gardien de la paix... et champion de Paris de fleuret, téléphone à ses chefs aussitôt après sa victoire. (F. P.)



Bernard Natan, le trop fameux fondateur de la Société Natan, a comparu devant la onzième chambre correctionnelle pour une première affaire. A gauche : Natan, ← puis Johannidès, tête dans ses mains. (F. P.)